Pierre Reverdy

Plupart du temps, I

1915-1922

Préface de Hubert Juin

nrf

Poésie / Gallimard

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/plupartdutempsi0000pier

Eric J. Lien

COLLECTION POÉSIE

PIERRE REVERDY

Plupart du temps

1915-1922

I

POÈMES EN PROSE
QUELQUES POÈMES
LA LUCARNE OVALE
LES ARDOISES DU TOIT

Préface de Hubert Juin

GALLIMARD

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous les pays.

© *Éditions Gallimard, 1945.*
© *Éditions Gallimard, 1969 pour la présente édition.*

Préface

I.

Le caractère évident de la poésie est d'être toujours semblable et de ne se répéter jamais. La monotonie du chant exige des variations incessantes : la surprise jaillit d'un domaine connu comme une source au milieu du désert. Dans ce lieu de la voix, ce qui est nouveau ne rend pas périssable ni n'abolit ce qui est ancien. Aucun poète, dans cet univers, n'est inutile. Les oppositions ne naissent point de la parole humaine, qui est toute clarté, mais des opacités de la vie : c'est la prose du monde qui suscite les querelles, et les poètes sont, dans cette prose, englués terriblement. Ce qu'écrivait Pierre Reverdy : le poète est bien l'homme le plus *englué* de tous ceux qui peuvent être sur la terre, dans la pâte épaisse de la vie, — *il le corrige aussitôt, soulignant cet empêchement d'être dont il souffrit cruellement, d'abord par l'idée de vieillir qui lui vint tôt, et par ce temps en rafales qui emporte tout :*

Le monde
S'éloigne
Seul le vent et moi...

ou bien :

Tout glisse...

puis l'absence des certitudes, le cœur désert devant le clocher de Solesmes qui bascule à la suite du monde incertain :

Ce n'est que la moitié du ciel et l'autre monde
Qui s'en va...

Et tellement que l'exil devient la condition fatale (L'état du poète est celui de la plus grande solitude), *le gage démoniaque parce que métamorphosant, une façon d'intolérance à la fois languide et farouche :* Vivre quand même, bien qu'on n'ait pas pu s'insérer dans la vie — que l'on sentait tellement plus merveilleuse que les autres, *voilà la dureté de l'ouvrage, l'essentielle pauvreté qui fut dite, presque au seuil de l'œuvre, inoubliablement :*

En ce temps-là le charbon était devenu aussi précieux et rare que des pépites d'or et j'écrivais dans un grenier où la neige, en tombant par les fentes du toit, devenait bleue.

Non qu'il s'agisse, chez Pierre Reverdy, de symboles et d'idées : il a vécu le tout de sa poésie, avouant ce qu'il avait à avouer, mais — également — réglant sa vie aux mesures de ce qu'il avait à dire. Si l'on peut parler de « vases communiquants », je crois que c'est à propos de celui-là, et s'il est plus ou moins commun d'appliquer une proposition à sens uni-

que : « il a mis sa vie dans ses poèmes », ou bien : « ses poèmes sont le miroir de sa vie », — il est plus rare d'avancer valablement que la vie et le poème se sont mélangés inextricablement, et réciproquement influencés. Un exemple de la singularité me touche profondément : c'est Reverdy quittant la capitale, mais tournant le dos au soleil de Narbonne, aux détours poissonneux de la Rougeanne, aux enchantements de la combe de Jonquerole, et s'en allant dans l'horizon bas de Solesmes où l'éclatant Midi peine à paraître, de gris vêtu. Pourquoi? Par dédain du pays d'enfance? Nullement. Dans sa tête tournent des images enchantées où la nature est en fête, où la chaleur pèse dessus l'air léger ; et d'un séjour en Grèce, il se souvient avec délice du poids et de l'odeur des agrumes. Lors d'un bref retour au pays natal, il note : Je mets le nez à la fenêtre et aussitôt l'odeur de la campagne méridionale me saisit. La différence est en effet, plus que dans la température, dans l'odeur par rapport à celle du Nord, toujours chargée d'une sorte de remugle humide qui se dégage des mousses, des feuilles mortes dans la boue. *Mais l'odeur de Solesmes, n'est-ce pas justement l'odeur de la poésie de Reverdy? Comme furent de même odeur la rue Cortot ou la rue Ravignan?* Cet affreux petit village sans éclat et sans joie, *ce Solesmes où Reverdy pensait rencontrer Dieu, mais dont Dieu, aussitôt, s'était évanoui, n'est-ce-pas — décidément — ce grenier à la lucarne ovale où manque le charbon et où bleuit la neige?*

Surtout, ce méridional aspire au soleil : on dirait l'un de ces hommes du Nord qui soudain se lève et, avec une obstination invincible, s'en va vers le Sud, en proie à une migration mystérieuse et puissante. Ce que l'homme du Nord ainsi recherche est donné à Reverdy : il a le soleil « dans la peau », et son physique — le cheveu noir, la blancheur des dents, l'emportement verbal lorsqu'il converse, la carrure, le regard —

témoigne pour le soleil. Cette pensée du vieillissement que ses amis savaient, peut-être venait-elle de l'éloignement : il s'étiolait, comme l'arbre. Cela ne résout rien. C'est aussi que le soleil était Pierre Reverdy enfant. Mais également, que le soleil est ce grand objet extérieur qui consume et tue le regard. La chute d'Icare est un meurtre. Dans sa chute, il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber. *Bien, mais la chute est dépossession. De soi, certainement. (Il est rare que Reverdy dise, dans ses poèmes, « Je », mais « on » ou « quelqu'un », un peu comme ce « K » désignant — de biais — le héros de l'exilé de Prague.) C'est aussi le monde en morceaux, brisé : un miroir précipité sur le sol fait éclater l'univers visible. Maintenons ce miroir : à peine a-t-il chu qu'il faut se courber vers les fragments pour les rameuter, mais aussitôt le monde se reconstitue par débris : nous le voyons sans le voir, et dans un basculement du reflet qui tient au mouvement que nous faisons pour nous pencher à sa rencontre. Le monde de Reverdy — lorsque les poèmes sont rassemblés — est à cette image. Encore que cette métaphore ne nous instruise que d'une approche banale, et d'une vue de surface. L'éparpillement du visible :*

Le front sanglant posé sur les nuages
Les deux bras étendus pour barrer le passage
Le monde est passé sous tes pieds,

singulièrement se métamorphose en évidence. Je veux dire que le bref éclat surpris au miroir (dans cette entreprise de se pencher vers ses déchets comme vers la margelle d'un puits) donne de l'univers une image d'une beauté et d'une vérité confondantes, mais par petites touches, ainsi :

L'eau monte comme une poussière,

ou bien :

Les mains pendent au bord du livre,

encore :

A cause de l'eau le toit glisse...

et ce qui, dès lors, est manifeste c'est que cette évidence est fugace : à peine livrée elle disparaît, sommée de paraître elle s'estompe. On dirait un instant sauvé, immobile, perché à la crête du temps, mais c'est un leurre : le glissement, l'effrayant « passage » sont maîtres.

Devant le bateau immobile
Quelqu'un qui attend
C'est le port qui bouge
Il fait trop de vent.

Il est de fait que le monde de Pierre Reverdy est un monde de la fuite, non pas que les choses ou les êtres choisissent de partir, de quitter le lieu, de se mouvoir d'une façon tragique et dans l'espace et dans le temps, mais que le vent, *qui est moqueur, lugubre — les épithètes ne manquent pas — mais assurément victorieux, entraîne les objets et les hommes à la manière de feuilles mortes dans un bondissement sans espoir ni fin. Peut-être vient-il des moments calmes où tout se tait, et vit, parce que le vent s'est posé dans le creux du ciel et veille :*

Quand le vent cesse et repose son ombre
dans la forêt du fond
Alors le feu s'éteint

les choses reparaissent
La maison et son toit
La colline tordue
La haie qui se déroule
Et tout ce qui remue...

mais rien n'est sauvé pour autant : le miroir devient fenêtre, le tain s'efface mais, devenu translucide, le verre fige tout ce qui vole, tout ce qui court, tout ce qui brûle, capture les gestes, glace la lumière et le feu, pétrifie l'eau au bord des toits, métamorphose l'espace en un énorme bloc de cristal :

Le soleil se déploie
Les nuages détalent
Et les étoiles tombent éteintes dans la mer
Le jour s'est déplié comme une nappe blanche
Et l'on ne voit plus rien...

Et, pour autant, le calme n'est pas retrouvé : celui-ci, offert par la fenêtre, est aussi trompeur qu'était trompeur le tumulte du miroir. Que le vent *cesse de poursuivre et souffler, c'est au poète alors de se mettre en marche, au long du* mur. *La chasse épuisante de « on », de « quelqu'un », de « ceux », des « passants », des « ombres », où ceux-là, «on », « quelqu'un », sont les proies d'un chasseur aveugle, les objets d'une meute fantôme, à peine cesse-t-elle :*

Le monde comme un pendule s'est arrêté
Les gens sont suspendus pour l'éternité...

que le poète prend le relais, devient un jockey audacieux, court vers la haie pétrifiée, tente le saut :

Le monde entier est un obstacle à franchir...

puis demeure ainsi suspendu entre le grenier où la neige est bleue et la rue où les étoiles se perdent dans le ruisseau. Il suffit en effet que le poète essaye de franchir l'obstacle pour qu'aussitôt la mécanique se remette en marche :

Et le vent dispersa les têtes qui parlaient
Les voix sont restées à peu près pareilles
Les mots sont posés à mes deux oreilles
Et le moindre cri les fait s'envoler...

C'est bien là ce vertige figé. Un équilibre saisi dans le moment où venant à peine de se faire déjà il se rompt. En un sens, ce qui fait impérissable le poème de Reverdy c'est qu'il périt à mesure qu'il se fait (si l'on préfère : il se défait à la mesure et dans la mesure où il se fait — où il est — *plus sûrement).*

2.

Le poème de Pierre Reverdy, sous cette apparente mouvance, à laquelle la disposition typographique et la diction hachée concourent, devient une sorte de piège immobile. Voire : une bouche disposée à recevoir le langage, un creux tourné vers ce qui pourrait l'emplir, une trace guettant qui — ou quoi — serait capable de l'assumer. Il y a là, répétée sans cesse — et c'est peut-être cela, cette attente, que le poète lui-même nommait la monotonie *de ses pièces — non pas une quête, mais une disposition passive prête à se refermer, à épouser, à prendre. Reverdy est lui-même une façon d'appel muet, un effort gigantesque du silence vers la parole : sa rapidité,*

c'est le moment où la flèche est immobile au centre de l'arc bandé. C'est un veilleur inlassable. La citadelle est délabrée. La ville désertée croule sous l'hiver.

Il faut passer un espace infernal
Risquer plus que l'on n'a
Et partir revenir s'en aller.

A la sentinelle, les feintes sont permises, non le sommeil. De cela, le poète ne cesse de nous avertir, écrivant ici :

Dans l'esprit qui s'endort
La mort ne veille plus,

mettant en garde à la fois contre la difficulté de prendre en charge la voix elle-même, mais aussi contre le risque — une fois l'acceptation donnée — d'y faillir :

On ne peut plus
dormir tranquille
quand on a une fois
ouvert les yeux.

C'est qu'il ignore à quel moment le réel qui est absent va se présenter ; à quel instant ce dont il se nourrit, qui est le fait, l'événement, va se produire ; quand l'évidence va surgir, qui submerge tout. Cette poésie vigile et vigilante, dès lors, va porter sur le réel un curieux témoignage : à mesure qu'elle va le montrer, en livrer le cadastre et le volume, elle sa souligner son évanouissement, son absence. Oui, la vraie vie est ailleurs. Certes, Dieu absent c'est Dieu même. Mais, chez Reverdy, l'absence n'est pas une dynamique, ni un masque de l'être, ni une façon de ne pouvoir nommer l'être. C'est une absence littéralement, un creux, un trou,

Un trou noir où le vent se rue,

un espace vide dont on souffre. Il y avait quelque chose. Il n'y a plus rien. C'est intolérable. La douleur de Reverdy, la voilà :

On attendait
On regardait
C'est à tout ce qui se passait ailleurs que l'on pensait.

Sa théorie de l'image est au contraire du stupéfiant-image *dont les surréalistes firent, un temps, la pierre philosophale. Il s'agit de rapprocher deux termes non pas arbitrairement choisis, mais le plus lointainement accordés afin de drainer entre eux la plus grande part possible de réalité. Il faut piéger le réel absent :* La poésie, c'est le lien entre moi et le réel absent. *Et le poème est poème parce qu'il est nostalgie de la splendeur vraie.* C'est cette absence qui fait naître tous les poèmes. *Mais c'est aussi pour et par cela que la poésie a partie liée avec le silence. Le texte de Reverdy est une série de surgissements, une construction étrangement rompue et, par endroits, biseautée, un semis d'îles verbales sur champ de feuillet blanc. Il ne faudrait pas perdre de vue, ici, ce que j'ai dit plus haut : que Reverdy n'est pas un poète métaphysicien, mais — comme il disait lui-même — « objectif », et que les circonstances de la vie animent le projet de l'écrivain. Cela se vérifie d'une façon indéniable avec cette entreprise romanesque des plus étonnantes :* Le Voleur de Talan *où se trouvent évoquées non seulement les origines de l' « odeur » qui sera celle de l'œuvre poétique dans son entier :*

La rue Ravignan toute droite se perdait en haut dans le brouillard qui mouillait les pavés,

mais encore l'expérience décisive d'où la totalité (une totalité en miettes, bien sûr) future sortira :

Une barrière tombe
entre le monde et moi
Je regardais souvent
entre les barreaux les
gens libres qui s'en
allaient

mais nous n'y sommes pas encore. Ce qui est essentiel, c'est de bien voir, aussi, *que dans les poèmes de* Plupart du temps, *comme, demain, dans ceux de* Main d'œuvre, *la misère de Reverdy, les hasards de l'époque, les rigueurs d'une pauvreté subie, d'un temps effrangé, sont présents. Mais d'une façon singulière : par débris, par bribes, semblables à des touffes arrachées vaille-que-vaille. Si bien qu'aux essais des « poèmes-objets » qui sont des pièges disposés dans l'espace se mêlent des pièges tendus dans le temps : lorsqu'il parle, l'homme-objet échappe à sa condition. Il n'a pas trouvé son « lieu ». Peut-être va-t-il découvrir sa « mémoire »? C'est en vain. L'être s'effiloche,*

sa voix timide s'adresse au passant désolé qui ne
peut pas comprendre
Aussi personne ne répond
Il y a un cœur qui tremble
Et des larmes qui coulent au revers
du veston
Les larmes de celui qui parle
de celui qui ne comprend pas
Les paroles voilées de celui qui répond
Tellement bas que personne n'entend.

Et lors même que le poète s'efforce de retenir ce qui fuit, ce qui passe, ce qui est chassé par le vent, lorsqu'il en vient à délibérément accrocher la chose au mot qui la désigne il ne recueille que du sable qui s'écoule, de l'eau qui s'égoutte, et de ce naufrage subsistent seuls, au passage, des aspects égarés. C'est la voie que suit le poème. Ainsi :

On descend l'escalier pieds nus
C'est un cambrioleur ou le dernier venu
Qu'on n'attendait plus
La lune se cache dans un seau d'eau
Un ange sur le toit joue au cerceau
La maison s'écroule

— *et le dernier vers emporte et dissout jusqu'à la poétique :*

Dans le ruisseau il y a une chanson qui coule...

Il est évident que le poème s'efface, se dissout, glisse hors du monde. Mais il est évident que de lui ne subsiste que ce qui le fait poème justement : cette parole humaine miraculeusement sauvée du dispersement universel. On peut voir l'ensemble des textes qui composent Plupart du temps *à la façon dont on expérimente chacun d'eux séparément : comme des apparitions à la fois hasardeuses et triomphantes de la parole humaine par-dessus l'étale et les banalités de la prose du monde. Il y a, toujours à l'œuvre chez Reverdy, une sorte de don de la structure qui à chaque fois qu'il se perd le sauve. Non pas lui exactement, mais son tableau.*

Donc, le vent *emporte les éléments du monde hors de toute possibilité de saisie. Voici ce qui est affirmé mille fois, sur divers tons, de la constatation simple :*

Le temps est passé
Je n'ai rien fait

(c'est le lieu de remarquer que l'introduction du « Je » dans le poème a généralement pour mission de le briser, de le contester), à l'inquiétante notation :

Il y a des mains qui passent
Quelque chose passe dans le vent...

jusqu'aux traits d'un humour blessé :

Si vous entendez derrière vous faire Psst et qu'en même temps passe un taxi ne vous retournez pas... c'est pour le taxi.

En 1918, dans SIC, *Aragon déjà disait :* chaque absence l'afflige et le trouble à l'intime. *Cela, plus tard, s'était vérifié, accusé. Il apparaissait de plus en plus nettement que Reverdy se préoccupait — et justement dans son intime — non pas de ce qu'il avait sous le regard mais de ce qui se passait ailleurs et dont il était, par cela même, exclu. Puis, lorsqu'il entreprenait de livrer ce que ses yeux capturaient, il élidait la proie et ne livrait, dans sa vocation d'objectivité réaliste, que l'essentiel : ce qui le fit énigmatique pour l'entendement de certains. L'important fut, dans le tracé des poèmes, non seulement jusqu'en 1922* (Plupart du temps) *mais ensuite jusqu'aux textes ultimes, l'apparition d'une fatalité : rien n'est présent que déchiré, dévoré, rongé d'absence. Bien sûr, à chaque fois il importe de retenir la présence hors du « passage », du moins de le tenter, mais quoi ! le poème se voudrait-il éternel présent, salut de l'éphémère pour toujours, qu'il échouerait. Les parcelles du réel témoignent pour ce*

réel absent dont nous savons — au moins — qu'il est condition du poème. Le lambeau d'étoffe brillante se ternit. Le texte, à mesure qu'on le déchiffre, glisse hors de la page. La preuve de l'objet? Elle s'efface elle-même. Le piège fonctionne, mais il annule la proie. La fleur carnivore se referme sur l'insecte, mais le suc dont elle est couverte détruit aussitôt son captif. Le miroir brisé se couvre de poussière. Un balai le chasse loin du regard.

Les débris culbutés dans le coin
Il ne reste plus rien.

Rien? Si. Le mur.

3.

Le grenier où la neige vole par les fentes que laissent les ardoises tombées du toit

(Sur chaque ardoise
qui glissait du toit
on
avait écrit
un poème)

c'est la chambre où le poète est enfermé. Mieux encore : où il est « séparé ». Il est dans une situation singulière : c'est un passant immobile, habitant un gouffre sous les toits,

Je passe en m'engouf-
frant, je m'engouffre en
passant. Quel gouffre!

La tête qui tournait autour de moi a disparu. — Les Oiseaux chantaient derrière la fenêtre; ils chantaient faux et n'étaient pas en plumes véritables.

Il y a une porte : elle est fermée. Une fenêtre : d'abord, elle est opaque ; ensuite, elle délivre le regard ; enfin, elle s'empare du monde et le fige. Dans la chambre, il y a le poète :

Le plafond pèse sur ma tête et me repousse
Où vais-je me mettre où partir
Je n'ai pas assez de place pour mourir.

Mais la chambre c'est aussi le poète, c'est-à-dire n'importe qui. Chacun est une chambre close. *La fenêtre devient l'œil, et par la présence de ce mur transparent entre la vue du réel et la saisie du réel l'opération a lieu : elle n'est pas conquête, mais dépossession constante. Elle est menacée :*

L'espace devient noir
La fenêtre est bouchée

— *mais elle est trompeuse également.* Où les sens sont souverains, la réalité s'efface. *Il faut comprendre mieux : la réalité du poème, c'est le poème. Si nous revenons au miroir du début, il faut nous souvenir de ceci :* Réalité du miroir, qui est réalité en tant que miroir. Voilà l'homme. *Bon! ôtons l'homme, propose Reverdy : que reste-t-il?* Il reste la terre, les objets inanimés, les pierres sans chemin. *Je le veux bien. Mais si la terre disparaît? Il*

reste, dit Reverdy, ce qui ne peut pas disparaître. *Puis il ajoute :* c'est, en fin de compte, ça la réalité, si loin de l'esprit et du miroir de l'homme, qu'il ne peut même pas le penser.

Le mur, il faut le creuser, s'efforcer vers le dehors, fouiller la brique ou encore creuser dans l'épaisseur des livres qui font écran. La chambre, en effet, est — aussi — une bibliothèque, mais inutile. Les livres ne dévoilent pas, ils masquent et dissimulent. La vraie leçon est donnée par Rimbaud. Dans un coin, comme la statue du donateur, il y a Mallarmé. Autour du poète, la muraille surgie d'entre les pages du Voleur de Talan, *et l'effort désespérant :*

De mes ongles j'ai griffé la paroi, et, morceau à morceau, j'ai fait un trou dans le mur de droite. C'était une fenêtre.

Il est impossible de venir à bout de la paroi d'un seul élan. Il faut la grignoter, la défaire débris par débris, et, de cette manière, accumuler les débris dans la chambre même, ainsi que sont accumulés dans le recueil les fragments du poème. La fenêtre percée, voilà, au zénith, le soleil du Midi, et voilà le visage de Dieu. Mais le plumage des oiseaux est un leurre. Les étoiles sont dans les flaques d'eau, entre les pavés, dans la rue noire. Les anges perdent leurs ailes aux arêtes des ferrailles entassées. Solesmes, ce n'est pas le Sinaï. La marche a commencé, mais c'est une marche dans le désert. Le poète qui gémissait d'être séparé du dehors par un mur, voilà qu'il se lamente parce qu'un mur le sépare du dedans. Certains textes témoignent pour « on » ou « quelqu'un » rôdant dans un jardin, au long d'un mur qui interdit l'accès de la maison. D'autres montrent « on » ou « quelqu'un » souffrant d'être captif des quatre murs d'une chambre. Tantôt ici, tantôt là, obstiné, refusant de s'ouvrir, de s'évanouir : le mur. Il se recompose sans cesse. Il s'impose sans fin.

Dans la rue plus de vie plus d'aile
Sur la route plus d'avenir
De mon cœur jusqu'au fond du monde l'étouffante épaisseur d'un mur.

Il s'approche, le mur, il virevolte, il tourne sur lui-même, autour de ce « Je » qui lui est un axe, il resserre ses anneaux comme un serpent gigantesque, il se tord autour d'un cou pareil à une cravate de chanvre.

Mais Pierre Reverdy présente une autre face, qui est — au contraire — lumineuse. Il donne accès à un monde aux découpures nettes, aux accents légers, fraternel aux hommes. Et cependant, ce monde-là, lui aussi, voilà qu'il est livré au vertige :

Tout se déséquilibre et tangue,

à tel point que le « Je » de l'œuvre est incapable de distinguer l'objet de son reflet, la fenêtre du miroir, du moins se prend-il à douter :

Et si tout ce que j'ai vu m'avait trompé
S'il n'y avait rien derrière cette toile
Qu'un trou vide?

Les étoiles sont-elles étoiles pour tout de bon, ou étoiles peintes? Qui sont, inquiétants, ces jockeys en marche, camouflés? Le réel est pris de vertige, il tourne fou. Mais ce qui gire par-dessus le toit, n'est-ce pas l'absence même, ce cœur muet? Au terme du poème, il y a le silence, le temps qui continue, la prose du monde,

Toutes les raisons de ne plus croire à rien
Les mots se sont perdus tout le long du chemin

Il n'y a plus rien à dire
Le vent est arrivé
Le monde se retire
L'autre côté...

Dans cette vie la plupart du temps *vouée au labeur d'écrire, les lueurs d'un soleil noir ne s'éteignent guère. Un homme, dès qu'il marche, est un* passant. *Or, il marche. Le vent le pousse. Puis il meurt, lacéré :*

A partir de la pomme d'Adam jusqu'au-dessous du nombril, il était ouvert — comme un livre.

L'assassin céleste, c'est lui. A l'enquête du Minotaure : « *La Rencontre capitale de votre vie* », — *Pierre Reverdy répondait :* La seule, capitale et trop évidemment nécessaire, dont l'importance s'aggrave au fur et à mesure de sa persistance dans le temps — celle que j'ai cru faire de moi-même, avec qui je n'en aurai fini jamais. *Reverdy disait vrai : il n'en finit jamais.*

L'erreur est ainsi qu'il faut aux hommes un certain temps pour remettre de l'ordre dans la perspective. Dès ses premiers poèmes, et avec Nord-Sud, *Reverdy fut tenu par les voix qui alors comptaient pour le poète le plus important de l'époque. Puis on se détourna de lui, le trouvant monotone et trop lent : c'était une illusion. On sait bien aujourd'hui, que cette œuvre est indispensable. Elle a ouvert des portes capitales.*

Hubert Juin.

Poèmes en prose

1915

O grand vent, moqueur ou lugubre, j'ai souhaité ta mort. Et je perds mon chapeau que tu m'as pris aussi. Je n'ai plus rien; mais ma haine dure, hélas plus que toi-même.

ENVIE

Vision bariolée et délicate dans sa tête, tu fuis la mienne. Il possède les astres et les animaux de la terre, les paysans et les femmes pour s'en servir. L'Océan l'a bercé, moi la mer, et c'est lui qui a reçu toutes les images. Légèrement, il effleure les dépouilles qu'il relève, tout s'arrange et je sens ma tête lourde qui écrase les frêles tiges.

Si tu as cru, destin, que je pouvais partir, il fallait me donner des ailes.

PLUS LOIN QUE LA

A la petite fenêtre, sous les tuiles, regarde. Et les lignes de mes yeux et les lignes des siens se croisent. J'aurai l'avantage de la hauteur, se dit-elle. Mais en face on pousse les volets et l'attention gênante se fixe. J'ai l'avantage des boutiques à regarder. Mais enfin il faudrait monter ou il vaut mieux descendre et, bras dessus bras dessous, allons ailleurs où plus personne ne regarde.

TOUJOURS SEUL

La fumée vient-elle de leurs cheminées ou de vos pipes? J'ai préféré le coin le plus aigu de cette chambre pour être seul; et la fenêtre d'en face s'est ouverte. Viendra-t-elle?

Dans la rue où nos bras jettent un pont, personne n'a levé les yeux, et les maisons s'inclinent.

Quand les toits se touchent on n'ose plus parler. On a peur de tous les cris, les cheminées s'éteignent. Il fait si noir.

HIVER

A travers la pluie dense et glacée de ce soir-là où le boulevard s'éclaire, un petit homme noir au visage bleui. Est-ce de froid? Est-ce du feu interne qu'allume l'alcool?

Mais ses souliers trop grands sont pleins d'eau et il tourne autour des réverbères. C'est la joie et la pitié des filles. Quelle lourde émotion! Qui voudra l'enlever.

O monde sans abri qui vas ce dur chemin et qui t'en moques, je ne te comprends pas. J'aime la tiédeur, le confort et la quiétude.

O monde qui les méprises, tu me fais peur!

MARCHE FORCÉE

Sur son pied droit brille une très ancienne boucle et sur l'autre, en l'air, la menace. N'approche pas de son domaine où dort tout le passé désagréable. Qui es-tu? Sans prévoir ce qui devait être, un grand changement s'est produit!

Pour tout le reste, la morale d'autrefois serait un crime, et ne pas y penser une injustice. Jamais désirable, cette âme t'a conduit où tu es mieux, où tu es mal, ce que tu seras toujours avec les mêmes fatigues de toi-même, en arrière. C'est ton avance, ce qui te pousse et garde-toi de t'arrêter jamais.

Cependant, chaque jour qui te désespère te soutient. Mais va, le mouvement, le mouvement et pour le repos ta fatigue.

LES CORNES DU VENT

Plus épais, il avait voulu le faire plus épais pour son fils que pour lui, Roi. Et, entre la canne et la corne où se balance son chapeau et la tête vide qui rit de sa position saugrenue, le jour se lève avec des menaces comiques, en une grimace. Holà, je te poursuis. Eh bien! je suis le plus fort et je t'aime, viendras-tu?

Ensemble la route et le village moins longue, moins loin nous arriverons et la nuit sera gaie.

Tout mon temps pour gagner cette estime de rien

qu'on me refuse encore, je combats pour un autre état et la lutte s'éternise dans la fatigue.

Je te dédie ma mort, colle ton œil à la serrure de cette chambre, vide et lugubre comme un drame, tu connaîtras l'homme qui l'habite. Les murs ont gardé son empreinte.

Après la fuite, après la peur, sauvé de la boue j'ai fini la poursuite sous la porte cochère. Pas une lumière pour éclairer cette scène et les rideaux de ma chambre courent sous d'autres mains. Qui est-ce?

HÔTELS

Dans une singulière détresse d'or j'attends, passé minuit, que vienne l'heure propice à toutes les défenses contre les éléments. Je vais passer devant l'ennemi, redoutable plus que la pluie, plus que le froid. Il dort et ma main tremble. Une petite arme me suffira, mais avec ce terrible bruit dans la serrure et de la porte, je vais être assailli d'horribles cauchemars.

Au matin nouveau, départ à pas de chat. C'est un autre soupir et la rue me devient moins hostile; mais quand viendront, enfin, la délivrance et le repos tranquille? Cependant je me souviens d'avoir dormi dans un lit plus doux dressé pour moi.

Il n'en reste plus que les rêves.

CARNAVAL

Les tapis fortement secoués laissaient des signes entre les arbres. On les avait déteints avec les pieds.

Sur les quais, avec un regard attendri, les têtes se tournaient, mais les passants gardaient leur masque.

Toute la perspective se bariolait en tapis déteints ou plus riches et parfois on entendait des cris qui proclamaient la honte de ceux qu'on attaquait. Le soir la lumière et les ombres se battent. Masquée, toute la haine se choque et le mieux caché devient le plus hardi.

C'est un grand divertissement général, un jeu et ce jeu c'est encore une lutte.

LES POÈTES

Sa tête s'abritait craintivement sous l'abat-jour de la lampe. Il est vert et ses yeux sont rouges. Il y a un musicien qui ne bouge pas. Il dort; ses mains coupées jouent du violon pour lui faire oublier sa misère.

Un escalier qui ne conduit nulle part grimpe autour de la maison. Il n'y a, d'ailleurs, ni portes ni fenêtres. On voit sur le toit s'agiter des ombres qui se précipitent dans le vide. Elles tombent une à une et ne se tuent pas. Vite par l'escalier elles remontent et recommencent, éternellement charmées par le musicien qui joue toujours du violon avec ses mains qui ne l'écoutent pas.

L'HOMME IMPASSIBLE

Il se penche au bord du parapet et tient sa tête, trop petite, par les oreilles. L'arête du toit fait une parallèle à ses épaules et la cheminée a l'air d'être son cou.

Les nuages font marcher la maison dans le jardin. Au milieu des fils de fer et des branches, elle s'arrête; on ne regarde plus en l'air.

Les toiles d'araignées se déchirent avec un bruit de soie, quand on ouvre enfin la fenêtre, et lui, dont la tête n'a pas changé, a perdu son beau royaume d'autrefois.

TRAITS ET FIGURES

Une éclaircie avec du bleu dans le ciel; dans la forêt des clairières toutes vertes; mais dans la ville où le dessin nous emprisonne, l'arc de cercle du porche, les carrés des fenêtres, les losanges des toits.

Des lignes, rien que des lignes, pour la commodité des bâtisses humaines.

Dans ma tête des lignes, rien que des lignes; si je pouvais y mettre un peu d'ordre seulement.

SALLE D'ATTENTE

Un baiser de tes lèvres mortes et le départ de cette auberge où j'aurais tout seul passé ma vie. Pas de

cour, tout de suite la route et les vieilles diligences persistant dans la poussière tranquille et plus forte que les épaisses fumées.

Le voyage, les départs et le calme. On arrivera, on repartira éternellement sur les routes toujours les mêmes malgré leur nombre.

Et les arbres, les poteaux télégraphiques, les maisons prendront la forme de notre âge.

A L'AUBE

Dans mon rêve la tête d'un enfant était au centre.

Si les nuages s'accumulent sur ton toit et que la pluie t'épargne garderas-tu le secret de ce double miracle?

Mais aucune voix ne t'appelle. Si tu te lèves, pieds nus, tu prendras mal. Où irais-tu d'ailleurs, à travers ces ravins de lumières.

L'édredon gardait le silence; les jambes repliées sous lui il marche sur ses ailes et sort. C'était un ange et le matin plus blanc qui se levait.

INCOGNITO

Une première fois sa canne tombe et il remonte sur le trottoir.

La jambe droite s'écarte de la ligne du triangle et, de dos, son âge l'accompagne. Serait-il si vieux?

Son temps se passe à déjouer la stratégie des

filles. Au carrefour il s'évanouit dans l'ombre et la voiture l'emporte.

C'était peut-être un roi, déguisé en vieillard timide et malheureux.

SANS MASQUE

Les personnages muets de cette comédie ou de ce drame sont dans la salle, il n'y a pas de coulisses. Les fards sont dans vos yeux et dans votre regard. Quel rôle!

LE PATINEUR CÉLESTE

On a transformé le trottoir en vélodrome. Il n'y a qu'un seul coureur. Alors pourquoi court-il si vite?

On ne voit pas ses mains et le guidon remplace les pédales. Il monte.

On a peur de le voir tomber et qu'une lourde voiture l'écrase; mais au coin de la rue une glace absorbe son image qui tourne. Il est sauvé.

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE

Il faisait si chaud qu'il laissait au courant de la route tous ses vêtements un à un. Il les laissait accrochés aux buissons. Et, quand il fut nu, il s'approchait déjà de la ville. Une honte immense s'empara de lui

et l'empêcha d'entrer. Il était nu et comment ne pas attirer les regards?

Alors il contourna la ville et entra par la porte opposée. Il avait pris la place de son ombre qui, passant la première, le protégeait.

LA REPASSEUSE

Autrefois ses mains faisaient des taches roses sur le linge éclatant qu'elle repassait. Mais dans la boutique où le poêle est trop rouge son sang s'est peu à peu évaporé. Elle devient de plus en plus blanche et dans la vapeur qui monte on la distingue à peine au milieu des vagues luisantes des dentelles.

Ses cheveux blonds flottent dans l'air en boucles de rayons et le fer continue sa route en soulevant du linge des nuages — et autour de la table son âme qui résiste encore, son âme de repasseuse court et plie comme le linge en fredonnant une chanson — sans que personne y prenne garde.

L'AIR MEURTRI

Il fait si chaud que l'air vibre et que tout bruit devient assourdissant. Des meutes de chiens féroces aboient. Par les fenêtres ouvertes, les cris des femmes rivalisent avec cette fanfare barbare.

Le froid a de la peine à geler ces paroles. Si les oiseaux se taisaient, si les femmes se taisaient, si les

chiens étaient morts... Un moment les jardins sont calmes et tout s'endort; mais bientôt le terrible bruit recommence. Ce sont les appels du soleil et chacun y répond avec exubérance. Quelques êtres muets qu'on accable ne peuvent protester ni se venger. Le bruit souverain les opprime.

Dans les fumées, par-dessus les toits qui s'en préservent seuls, j'aurais fait tournoyer ma tête comme un grelot sans pois au bout d'une ficelle. La vitesse ouatée jusqu'aux nuages et permettre au ruisseau de murmurer tout seul!

Le ciel est descendu, on a refermé les fenêtres et les bouches sont closes. Après la chute des feuilles les oiseaux même n'osent plus gazouiller. Il fait si froid.

L'hiver c'est l'intervalle du silence.

UNE APPARENCE MÉDIOCRE

Le train siffle et repart dans la fumée qui se fond au ciel bas.

C'est un long convoi de larmes et sur chaque quai où l'on se sépare de nouveaux bras agitent des mouchoirs. Mais celui-là est seul et ses lunettes se ternissent des larmes des autres ou de la pluie qui fouette la vitre où il colle son nez. Il n'a quitté personne et nul ne l'attendra à la gare où il va descendre.

D'ailleurs il ne raconte pas ses voyages, il ne sait pas décrire les pays qu'il a vus. Il n'a rien vu peut-être, et quand on le regarde, de peur qu'on l'interroge, il baisse les yeux ou les lève vers le ciel où

d'autres nuages se fondent. A l'arrivée, sans expression de joie ou d'impatience, il part, seul dans la nuit, et, sous les becs de gaz qui l'éclairent par intervalles, on le voit disparaître, sa petite valise à la main. Il est seul, on le croit seul. Pourtant quelque chose le suit ou peut-être quelqu'un dans la forme étrange de son ombre.

FANTÔMES DU DANGER

Sur la crête du toit il y a une armée immobile ou une rangée de cheminées sans armes. En bas, de rares éclaireurs montent la garde et poursuivent de leur falot l'ombre imprécise. Dans les arbres un moulin agite éperdument les bras vers on ne sait quel ciel. C'est le seul espion qui domine la campagne et la nuit. Cependant on est loin du danger et l'on n'est pas à l'heure du plus mauvais combat. On attend, rien ne bouge. Quelqu'un se cache-t-il dans les plis du terrain?

Des pendules qui sonnent repèrent les grands édifices qui veillent, dans le brouillard, sur la ville endormie. Une porte qui s'ouvre éclaire un carré de pavés et laisse voir un intérieur paisible où dort sans inquiétude un enfant, près du poêle qui ronfle. Mais l'homme seul qui sort hésite à s'éloigner pour marcher dans la nuit.

L'INTRUS

Entre les 4 murs de cette salle basse se mouvaient des esprits obscurs et d'autres extrêmement légers et lumineux.

Un homme presque nu entra au milieu de ces toiles et dans ces étendues de glace et de désert.

Il entraînait une caravane en désordre et marchait seul. Une voix qui venait d'ailleurs faisait tinter à nos oreilles un son nouveau. Mais dans ce mélange de capes et d'épées, de chansons et de cris, il régnait un air de carnaval — il y manquait surtout la grâce avec l'esprit.

Un monde très ancien tournoyait dans nos têtes et l'on attendait le moment où tout allait tomber.

Mais, dehors, au lieu d'un clair de lune sur un fond de décor — on trouvait un temps gris où manœuvraient les machines hurlantes dissipant le malaise. Dans la rue, nous avions retrouvé la foule et notre siècle. Mais tous ces esprits obscurs ou lumineux, légers et lourds, et l'homme nu de quelle époque étaient-ils descendus ce soir-là?

BELLE ÉTOILE

J'aurai peut-être perdu la clé, et tout le monde rit autour de moi et chacun me montre une clé énorme pendue à son cou.

Je suis le seul à ne rien avoir pour entrer quelque

part. Ils ont tous disparu et les portes closes laissent la rue plus triste. Personne. Je frapperai partout.

Des injures jaillissent des fenêtres et je m'éloigne.

Alors un peu plus loin que la ville, au bord d'une rivière et d'un bois, j'ai trouvé une porte. Une simple porte à claire-voie et sans serrure. Je me suis mis derrière et, sous la nuit qui n'a pas de fenêtres mais de larges rideaux, entre la forêt et la rivière qui me protègent, j'ai pu dormir.

UN AUTRE ACCUEIL

La maison qui ne monte plus s'immobilise net dans le paysage. Mais le soir des lumières courent des fenêtres à travers les arbres. J'ai deviné ton regard qui transparaît sous tes paupières closes et le dessein qui fait rougir ton front.

Ce vieux monde t'observe dans la rue. Des gens qui n'ont jamais changé d'air, de sang ni de morale sont venus t'attendre. Déjà tu te repens d'avoir couru vers cette tendresse trompeuse. On ne revient pas sur sa trace sans risquer quelques désillusions.

Cependant j'avais cru que tout s'arrangerait et j'avais préparé mon retour. Mais toi, toujours à cette même place?

Ce sourire et cette main tendue, geste que je connais, ne me rassurent pas. Je m'approche pour serrer cette main rigide et froide. Ce que je prenais encore pour mon ami est maintenant une statue blanche et glacée d'homme célèbre.

CIVIL

Après cette scène où je me suis montré si éclatant de chasteté que peut-il advenir?

Où sont mes papiers et mon identité vieillie et la date de ma naissance imprécise? Et, d'ailleurs, suis-je encore celui de la dernière fois? Pourtant je croyais avoir repris suffisamment de forces. Et tout ce qu'on m'avait promis.

La tête s'écarte de la ligne bleue qui se déroule sur la longue route rugueuse. En dehors d'elle aucun salut possible et l'indifférence nous perd.

Voilà pour ta modestie, ton abstinence et ta faiblesse, sans cruauté. Mille dangers à craindre. Regarde, tourne ton œil vers cette nappe noire.

Sur le trottoir le gendarme souverain t'arrête d'un appel bref de sa question brutale.

L'ESPRIT SORT

Que de livres! Un temple dont les murs épais étaient bâtis en livres. Et là dedans, où j'étais entre on ne saura comment, je ne sais par où, j'étouffais; les plafonds étaient gris de poussière. Pas un bruit. Et toutes ces idées si grandes ne bougent plus; elles dorment, ou sont mortes. Il fait dans ce triste palais si chaud, si sombre!

De mes ongles j'ai griffé la paroi et, morceau à morceau, j'ai fait un trou dans le mur de droite.

C'était une fenêtre et le soleil qui voulait m'aveugler n'a pas pu m'empêcher de regarder dehors.

C'était la rue mais le palais n'était plus là. Je connaissais déjà une autre poussière et d'autres murs qui bordaient le trottoir.

CORTÈGE

Quand les premiers furent passés et que l'on attendait encore.

Une voix s'éleva qui t'avertit.

Quand les derniers furent passés et que l'on n'entendit plus rien.

Qui t'a dit de rester là encore?

La dernière étoile résistait au matin et tu ne pouvais plus voir que la poussière. Sous tes pieds il n'y avait plus que de la poussière au loin et partout, et aussi tes souliers en étaient recouverts.

Et ce soir-là les questions t'accablèrent.

Tu les as vus passer et tu restes là. Le chant du coq t'avertit, le chant du coq ou de la poussière t'avertissent que tes paupières sont lourdes, tes cils sont gris comme les buissons au bord de la route; il est temps d'aller dormir. Et tu les reverras peut-être tous en rêve.

NOCTURNE

La rue est toute noire et la saison n'a pas laissé de traces. J'aurais voulu sortir et l'on retient ma

porte. Pourtant là-haut quelqu'un veille et la lampe est éteinte.

Tandis que les becs de gaz ne sont plus que des ombres, les affiches se poursuivent le long des palissades. Écoute, l'on n'entend le pas d'aucun cheval. Cependant un cavalier géant court sur une danseuse et tout se perd en tournant derrière un terrain vague. La nuit seule connaît l'endroit où ils se réunissent. Dès le matin ils auront revêtu leurs couleurs éclatantes. A présent tout se tait. Le ciel cligne des yeux et la lune se cache entre les cheminées. Les agents muets et sans rien voir maintiennent l'ordre.

DES ÊTRES VAGUES

Une honte trop grande a relevé mon front. Je me suis débarrassé de ces encombrantes guenilles et j'attends.

Vous attendez aussi mais je ne sais plus quoi. Pourvu que quelque chose arrive. Tous les yeux s'allument aux fenêtres, toute la jalousie de nos rivaux recule au seuil des portes. Pourtant s'il n'allait rien venir.

A présent je passe entre les deux trottoirs; je suis seul, avec le vent qui m'accompagne en se moquant de moi. Comment fuir ailleurs que dans la nuit.

Mais la table et la lampe sont là qui m'attendent et tout le reste est mort de rage sous la porte.

TIMIDITÉ

Après un voyage trop long et des insomnies prolongées, seule la plus grande joie vient t'attendre.

Sans aucune certitude ni garantie avec tous les efforts, seulement permis et promis, tu n'es plus seul et prêt à marcher, n'importe où.

Le monde te confie sa force en échange de ta confiance. Tu ferais toutes les démarches si l'aplomb avait payé ton sort à ta naissance. Mais qui t'a mis cette hésitation poignante dans le ventre? Tes jambes n'auront jamais la force de ton énorme poids.

Sur le palier, plus haut que les marches qu'il n'a pas su compter, il hésite et, plus heureux qu'après une grande victoire, il redescend sans avoir seulement effleuré de sa main lâche le cordon auquel il aurait plutôt pendu son cou.

RÉALITÉ DES OMBRES

Dans cet étrange faubourg en pleine ville où le plus obscur travail s'exécute, personne n'est jamais venu voir. Seul dans la nuit, dans la boue où tremblent des lumières rouges ou vertes, un certain peuple vit. J'ai compris la fatigue de ces pieds attelés au gain, à l'existence.

Dans l'ombre un homme informe ou une femme sans âge cherche, et, sans qu'on puisse savoir de quoi, emplit sa hotte.

Mais une autre, en toilette et sur les talons hauts, préfère le halo des réverbères et se met en valeur. En passant quelquefois ces deux êtres se frôlent, sans mépris, car c'est leur vie qu'ils cherchent tous les deux sur ce même trottoir.

APRÈS LE BAL

J'ai peut-être mis au vestiaire plus que mes vêtements. Je m'avance, allégé, avec trop d'assurance et quelqu'un dans la salle a remarqué mes pas. Les rayons sont pleins de danseuses.

Je tourne, je tourne sans rien voir dans les flots de rayons des lampes électriques et je marche sur tant de pieds et tant d'autres meurtrissent les miens.

Quel bal, quelle fête! J'ai trouvé toutes les femmes belles, tous mes désirs volent vers tous ces yeux. Tant qu'a duré l'orchestre j'ai tourné des talons sur un parquet ciré, plein d'émotion, et mes bras sont rompus d'avoir supporté tant de proies qu'il a fallu lâcher.

Mais l'orchestre s'est tu, les lampes éteintes ont laissé s'alourdir la fatigue. Au vestiaire, on m'a rendu un chaud manteau contre le gel, mais le reste? Il me manque pourtant quelque chose. Je suis seul et je ne puis lutter contre ce froid.

VOYAGES TROP GRANDS

C'était peut-être la première fois qu'il voyait quelque chose de clair. Il se sentait accroché au dernier wagon du train de luxe pour quelque destination magnifique et regardait distraitement le paysage qui allait, à rebours, bien plus vite que lui. Avec la somme de tous les détails perdus on aurait fait un nouveau monde; mais lui n'avait besoin de rien. De son rôle, qu'il jouait avec le plus grand sérieux, il lui manquait la signification.

Les plus grandes gares n'avaient pas assez de bruit pour l'émouvoir; au coin de toutes les collines il comprenait mieux l'isolement des maisons blanches. Quand on longeait la mer il ne voyait que les voiles des barques qui en précisaient l'étendue.

Tout est inerte et trop grand pour ses yeux et son cœur. Sa tête doit rester vide et rien ne pourrait la remplir.

Quand il revenait enfin là d'où il était parti, sa tâche bien remplie, sa journée faite il ne pensait qu'au petit coin de terre où sa vie contenait, où il aurait la place juste pour mourir.

CHACUN SA PART

Il a chassé la lune, il a laissé la nuit. Une à une les étoiles sont tombées dans un filet d'eau vive.

Derrière les trembles un étrange pêcheur guette

avec impatience d'un œil ouvert, le seul, caché sous son large chapeau; et la ligne frémit.

Rien ne se prend, mais il emplit sa gibecière de pièces d'or dont l'éclat s'est éteint dans le panier fermé.

Mais un autre attendait plus loin du bord. Plus modeste il pêchait dans la flaque de boue qu'avait laissée la pluie. Cette eau, venue du ciel, était pleine d'étoiles.

BRUITS DE NUIT

Au moment où les chevaux passaient, la suspension trembla. Le plafond menaçait de se pencher à droite, contre nos têtes; mais les fenêtres restaient d'aplomb avec le ciel, et l'on voyait le paysage nocturne.

Il n'y avait plus de hiboux dans les ruines, plus de rayon de lune parmi les arbres, mais une cheminée d'usine et — autour — des maisons dont les toits avaient l'air de grandir.

Et les chevaux — dont on entendait les pas précipités — transportaient dans la nuit complice des fourgons de mort en métal.

FRONTS DE BATAILLE

Sur le rempart où tremblent des ruines on entend un écho de tambours. On les avait crevés. Ceux d'hier se répondent encore.

La nuit finie, le bruit dissipe les rêves et les fronts découverts où saigne une blessure.

Au milieu des fumées les hommes sont perdus et déjà le soleil transperce l'horizon.

Qui sonna la victoire? La charge bat pour ceux qui sont tombés!

Un trompette rallie des lambeaux d'escadrons et la fumée soutient les chevaux dont les pieds ne touchent plus le sol.

Mais celui qui les aurait peints n'était plus là.

BATAILLE

Dans la poitrine, l'amour d'un drapeau décoloré par les pluies. Dans ma tête, les tambours battent. Mais d'où vient l'ennemi?

Si ta foi est morte que répondre à leur commandement?

Un ami meurt d'enthousiasme derrière ses canons et sa fatigue est plus forte que tout.

Et, dans les champs bordés de routes, au coin des bois qui ont une autre forme parce qu'il y a des hommes cachés, il se promène, macabre comme la mort, malgré son ventre.

Les ruines balancent leurs cadavres et des têtes sans képis.

Ce tableau, soldat, quand le finiras-tu? Ai-je rêvé que j'y étais encore? Je faisais, en tout cas, un drôle de métier.

Quand le soleil, que j'avais pris pour un éclair, darda son rayon sur mon oreille sourde, je me désal-

térais, sous les saules vert et blanc, dans un ruisseau d'eau rose.

J'avais si soif!

FASCINÉE

Rien qui dépasse le niveau de la fenêtre au rez-de-chaussée. Parce qu'une tête y passe, tirant la langue qui rentre avec le tuyau de sa pipe.

Tous les yeux se tournent vers ce seul point, et la rue semble vouloir sauter par-dessus le balcon. Et rien ne garde le trottoir.

Il y a derrière le vieux qui fume une tête plus jeune et trop jolie.

GARDIENS

Au coin de la rue sous le seul bec de gaz, trois ombres attendent. Je passe, et déguisant ma crainte comme ils affichent leur force, j'ai l'air de me rassurer en regardant leurs uniformes.

Il fait sombre, plus loin, et la nuit est pleine de dangers.

FACE A FACE

Il s'avance et la raideur de son pas timide trahit son assurance. Les regards ne quittent pas ses pieds.

Tout ce qui luit dans ces yeux, d'où jaillissent de mauvaises pensées, éclaire sa marche hésitante. Il va tomber.

Au fond de la salle une image connue se dresse. Sa main tendue va vers la sienne. Il ne voit plus rien que çà ; mais il se heurte, tout à coup, contre lui-même.

SALTIMBANQUES

Au milieu de cet attroupement il y a avec un enfant qui danse un homme qui soulève des poids. Ses bras tatoués de bleu prennent le ciel à témoin de leur force inutile.

L'enfant danse, léger, dans un maillot trop grand ; plus léger que les boules où il se tient en équilibre. Et quand il tend son escarcelle, personne ne donne. Personne ne donne de peur de la remplir d'un poids trop lourd. Il est si maigre.

LE BILBOQUET

J'ai trouvé des boules et des tuyaux et une tête de bois, la bouche ouverte ; et la foule riait. Sur la barrière, la foule riait. Elle était venue là pour rire.

Et moi, moi qui ne savais pas pourquoi j'étais venu ; avec ma boule, ma tête, et mes tuyaux, peut-être plus bizarre à moi seul que tous ces objets réunis, je n'osais plus m'en aller.

CRÉPUSCULE

Le soir tombant dilatait les yeux du chat.

Nous étions tous les deux assis sur la fenêtre et nous regardions, nous écoutions tout ce qui n'était pas autre part qu'en nous-mêmes.

Derrière la ligne qui fermait la rue, la ligne d'en haut, les arbres découpaient de la dentelle sur le ciel.

Et la ville, où est-elle la ville qui se noie au fond dans l'eau qui forme les nuages?

L'ENVERS A L'ENDROIT

Il grimpe sans jamais s'arrêter, sans jamais se retourner et personne que lui ne sait où il va.

Le poids qu'il traîne est lourd mais ses jambes sont libres et il n'a pas d'oreilles.

A chaque porte il a crié son nom, personne n'a ouvert.

Mais quand il a su qu'on attendait quelqu'un et qui, il a su transformer son visage. Alors il est entré à la place de celui qu'on attendait et qui ne venait pas.

LA SAVEUR DU RÉEL

Il marchait sur un pied sans savoir où il poserait l'autre. Au tournant de la rue le vent balayait la

poussière et sa bouche avide engouffrait tout l'espace.

Il se mit à courir espérant s'envoler d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber.

SOLDATS

Après la charge, après la ronde je rentre dans ma chambre dont la porte demeure ouverte.

Un autre soldat que moi dort dans la même pièce.

Quand je me réveille, en sursaut, j'ai peur. Quelqu'un parle haut. Je croyais être seul et une main touchait la mienne.

Le même cauchemar qui nous unissait nous réveilla.

LES PENSÉES BASSES

Les quatre pieds de la table sont immobiles ; les autres aussi. Et vos têtes ! Vos têtes qui se penchent dans vos mains pour ne pas qu'on les voie rougir ?

HONTEUX A VOIR

Il serait bien monté sur le mur qui longeait la route, un mur couvert de mousse, en pente. Mais ses guêtres! ses guêtres qui l'en empêchaient à cause des gens et des épines!

Pourtant les chiens grognaient plus fort et il avait déjà brisé sa canne. Alors le long du mur inaccessible il se mit à courir et, tournant dans la petite rue déserte, il se sauva.

Quelques poèmes

1916

PARIS-NOËL

Il neige sur le mont Blanc
Et une grosse cloche sonne dedans
Jusqu'en bas une procession de gens en noir descend

Les cœurs brûlent à feu couvert
Une ombre immense tourne autour du Sacré-Cœur
C'est Montmartre
La lune forme la tête
Ronde comme ta figure

Au temps des flammes plus ardentes
Et de nos jours
Chacun a une petite étoile
Elles rampent
La rue est noire et le ciel clair

Un homme seul veille là-haut
En longue robe blanche
Le lendemain est un dimanche
On sort de cette maison sans en avoir l'air
On est gai
Un bonheur qui tremble encore est né

Le plus grand champ du monde est à l'envers
Et des bêtes courent
Elles ne veulent plus voir ce qui s'est passé
L'ancien miracle est dépassé
Au fond de l'ombre où l'on remue
Un homme monte tête nue
Le soleil s'appuie sur sa tête
Quand on ne le voit plus on commence la fête

Minuit

Un homme marche devant et on le suit
La Seine est là
Et on entend sur l'eau claquer des pas

Le reste se passe dans les restaurants de nuit

P. O. MIDI

On passe comme des bœufs
Sur le quai les lumières s'allongent et les yeux
Le wagon tourne sur la roue du milieu

Les chevelures se dressent dans la nuit
Les mots qui passent font du bruit

Je voudrais m'arrêter pour regarder dehors
Au fond il y a un homme tranquille qui s'endort
Je voudrais voir dedans
Le train qui nous emporte est immobile dans le vent

On entend

On entend crier
C'est un oiseau de nuit
La montagne avale tout
Tous ceux qui ont peur sont debout
Les autres dorment
On descend l'autre côté du monde

On glisse dans un trou qui n'a pas de fond.
On est content de s'en aller
Le ciel se fond

Et un petit clocher se dresse au bord de la mer

4 ET 9

Les quatre pieds des chevaux tremblent sur l'horizon
La même ligne me sert de couvercle
Le monde est éteint sous le couvre-feu
Les fenêtres brillent comme des yeux

On a des armes pour rire
Et un cœur pour mourir

Le général est un vieux monsieur
Sans habits civils
Une blague une bonne blague à faire
A un membre de la famille
C'est lui qui a pris tout l'héroïsme et le péril

La cour est une prison sans étage où l'on tourne sans fin
Plus qu'une heure
On monte la soupe et les godillots
La figure d'un roi nègre décoré de la médaille de sauvetage
C'est pour rien

Chez les sauvages
La musique est mieux
Nous sommes trois et je suis au milieu
Où allez-vous ?
Le plaisir et la mort tournent autour de nous

CARRÉS

Le masque honteux cachait ses dents. Un autre œil voyait qu'elles étaient fausses. Où cela se passe-t-il? Et quand? Il est seul, il pleure, malgré l'orgueil qui le soutient, et il devient laid. Parce qu'il a plu sur les souliers, disait l'autre, de la salive sur mes souliers, je suis devenu pâle et méchant. Et il embrassa le masque qui le mordit en ricanant.

Le profil, le même profil que la grande chanteuse! Elle voulait l'avoir, elle l'eut et aussi son immense bouche sans sa voix. Mais ce qu'elle enviait le plus c'était sa robe et jamais elle ne put l'avoir.

Si vous entendez derrière vous faire Psst et qu'en même temps passe un taxi ne vous retournez pas... c'est pour le taxi.

Les cheveux coupés, la tête tranchée, le sabre restait encore entre ses dents. Le bourreau amateur pleurait et sa figure était un masque. On l'avait importé de Chine et il ne savait plus être cruel.

Je passe en m'engouffrant, je m'engouffre en passant. Quel gouffre! La tête qui tournait autour de moi a disparu. — Les Oiseaux chantaient derrière la fenêtre; ils chantaient faux et n'étaient pas en plumes véritables.

Le rhum est excellent
la pipe est amère et les
étoiles qui tombent de
vos cheveux s'envolent
dans la cheminée.

De la reliure de tes lèvres de la reliure de tes volets de la reliure de nos mains. O peut-être plus facile. Sur le balcon de bois elle montait la garde en chemise éclatante.

Après les premiers pas sur les pointes il avait pris son vol. Les premiers nuages l'arrêtent. Ce sont des glaces. Et là, où il retrouvait notre monde sans la chair, il se crut au ciel.

O

Il y a des mains qui passent
Quelque chose passe dans le vent
Trois têtes au moins se balancent
Mes yeux partent à fond de train
J'arriverais à temps
Mais un poing me retient

Un homme est tombé
Quelqu'un est sorti et n'est pas rentré
Au cinquième la lampe est toujours allumée

Dans la nuit
Sous la pluie
18 francs cinquante de taxi

Le numéro tombe à l'eau

Elle passe devant la bouche d'égout
Le trou
Quel dégoût
La pendule qui bat dans la maison est comme un cœur
Il y a des moments où l'on voudrait être meilleur
Ou tuer quelqu'un

Là il y a un piège

Un chat noir file sur la neige

Et des gens!
Des gens que je crains moins que les agents

La lune est fatiguée de regarder la nuit
Elle est partie
Et je vais m'y mettre
La porte ne me sert de rien ni la fenêtre

Je prie pour émouvoir le concierge du paradis
Celui où tu vis

3 heures 1/4
Dans la vie je me serai toujours levé trop tard

Le temps est passé
Je n'ai rien fait

Une ombre glisse entre cour et jardin
Je serai là encore demain matin
Sur le trottoir

Des visages flottent là-bas dans le brouillard

HORIZON

Mon doigt saigne
Je t'écris
Avec
Le règne des vieux rois est fini
Le rêve est un jambon
Lourd
Qui pend au plafond
Et la cendre de ton cigare
Contient toute la lumière

Au détour du chemin
Les arbres saignent
Le soleil assassin
Ensanglante les pins
Et ceux qui passent dans la prairie humide

Le soir où s'endormit le premier chat-huant
J'étais ivre
Mes membres mous pendent là
Et le ciel me soutient
Le ciel où je lave mes yeux tous les matins

Ma main rouge est un mot
Un appel bref où palpite un sanglot

Du sang versé sur le papier buvard
L'encre ne coûte rien

Je marche sur des taches qui sont des mares
Entre des ruisseaux noirs qui vont plus loin
Au bout du monde où l'on m'attend
C'est la fontaine ou les gouttes de sang qui coulent de mon cœur que l'on entend

Un clairon dans l'azur sonne la générale

STOP

Le bidon de pétrole
Et le bruit
Celui qui le porte rit

Une cigarette qui scintille
Dans la nuit

Le tramway traîne une mélodie dans ses roues
Et une chevelure de lumière
Les étincelles de celle qui passe par la portière
Ses yeux sont tombés sur le rail

Un arrêt facultatif où personne ne descend
On repart
Le train mon cœur et mes mains ce soir sont en retard

Je voudrais voir le bout de tes souliers
Je voudrais savoir ce que tu penses de ce premier voyage à pied
Derrière les autres

Ils s'en vont vite
Ils t'ont laissé

Au coin du trottoir
Et la poupée qui sortit une fois de sa boîte
Dans la vitrine
Te dit bonsoir

La rue est grande et triste comme un boulevard

La lucarne ovale

1916

En ce temps-là le charbon était devenu aussi précieux et rare que des pépites d'or et j'écrivais dans un grenier où la neige, en tombant par les fentes du toit, devenait bleue.

Plus de larmes enfin dans un cœur desséché
— Un tourbillon l'a pris —
Et lorsque dans la nuit il tomba pour jamais
Personne n'entendit le nom qu'il prononçait

LES VIDES DU PRINTEMPS

En passant une seule fois devant ce trou j'ai penché
mon front
Qui est là
Quel chemin est venu finir à cet endroit
Quelle vie arrêtée
Que je ne connais pas

Au coin les arbres tremblent
Le vent timide passe
L'eau se ride sans bruit
Et quelqu'un vient le long du mur
On le poursuit

J'ai couru comme un fou et je me suis perdu
Les rues désertes tournent
Les maisons sont fermées
Je ne peux plus sortir
Et personne pourtant ne m'avait enfermé

J'ai passé des ponts et des couloirs
Sur les quais la poussière m'aveugla
Plus loin le silence trop grand me fit peur

Et bientôt je cherchais à qui je pourrais demander mon chemin

On riait
Mais personne ne voulait comprendre mon malheur

Peu à peu je m'habituais ainsi à marcher seul
Sans savoir où j'allais

Ne voulant pas savoir
Et quand je me trompais
Un chemin plus nouveau devant moi s'éclairait

Puis le trou s'est rouvert
Toujours le même
Toujours aussi transparent
Et toujours aussi clair

Autrefois j'avais regardé ce miroir vide et n'y avais rien vu
Du visage oublié à présent reconnu

SUR LES DIX DOIGTS

Une ligne au diapason
  Mon regard
Le battement de mes artères
Je file incognito
Et l'on voit venir la lumière

La porte s'est ouverte
Et le signe triste est entré
La lampe est allumée
Quand une main qui court
Autour de l'abat-jour
— Tiens elle est transparente —
Enfin tombe dans le sucrier

Violon cassé
Livre fermé
Bouche muette
Les yeux se sont levés vers moi
Et j'ai rabattu mes paupières
Une parole
La dernière

Je tiens entre mes doigts
Sa main encore tiède

JOIES D'ÉTÉ

La danse, le soir, parmi les lumières des arbres — ce sont les feuilles — Et la foule accouplée tourne entre les trottoirs, les murs et une palissade énorme qui monte se cacher dans l'ombre. Les fenêtres ouvertes sont des trous dans l'air et près du toit des masques se balancent. Têtes blanches, têtes pâles, têtes masquées elles ont l'air de pleurer sur les gens qu'elles regardent. Le bal est un tourbillon, et le vent sort pour secouer les branches qui tremblent un moment dans un nuage. La terre s'évapore en poussière et vole pour bientôt s'arrêter dans la nuit.

Dix mille pieds raclent le sol; les têtes sont mêlées et se rapprochent. La danse, le bal avec la joie indifférente, le plaisir physique et l'union des êtres dans le monde. Les bras sont des crampons que l'on jette au premier venu dans le tourbillon du naufrage.

LE VOILE DU TEMPS

Le temps passe à des gens plus vieux. La lumière froide qui sort de leurs yeux n'appelle pas le jour. Ils regardent en dedans pour ne rien voir. Des gens, des souvenirs pénibles y remuent. Parfois des formes se précisent et leurs têtes se penchent lentement. Ils sont émus.

Entre les fenêtres qui se croisent on n'écoute pas. Le soir vient et la lampe traverse la maison. Un oiseau de nuit chante, une voix de femme lui répond. Mais celui qui est parti n'est pas encore revenu.

A genoux devant son image elle demande pardon. Un son de cloches frôle le toit, une ombre a remué dans le rideau du fond. Une pluie d'étoiles descend du cadre où il y a un mort. Le feu d'en bas s'éteint peu à peu.

Devant la porte par où les vieillards sont sortis il y a un trou et un voile de neige qui tombe pour nous empêcher de voir. Le vent qui souffle nous fait trembler — ou la peur qui vient des limites qu'on ne connaît pas.

LE SANG TROUBLÉ

Un trou noir où le vent se rue
Tout tourne en rond
La fenêtre s'éloigne de la glace du fond
— Le vin n'y est pour rien
C'est un paysage sans cadre

Les numéros qui sont dans ma tête commencent à tourner
Et l'allée s'allonge
L'ombre du mur d'en face s'allonge
Jusqu'au plafond

On entend venir quelqu'un qui ne se montre pas
On entend parler
On entend rire et on entend pleurer
Une ombre passe

Les mots qu'on dit derrière le volet sont une menace

LA RÉALITÉ IMMOBILE

Le soleil rôdait encore autour de la maison
Quand on ouvrit la fenêtre

Les ivrognes sont toujours là
Mais la chanson qui montait à la nuit a cessé

Maintenant quelle voix m'appelle
Quelle douce voix appelle derrière le mur de droite
En riant
Les hommes sont là
Endormis
Et ce n'est pas la même bouche qui chante
Une femme au loin pousse un cri
Sur le bord du balcon ses doigts dépassent
Ils sont fins et pointus
Et ce sont ces doigts que je regarde
Pendant qu'on m'appelle
De tous les champs par tous les chemins
Les gens arrivent
En habits noirs
En habits gris
Et d'autres en bras de chemise

Une voiture emplit la route de poussière
La maison est bientôt pleine d'étrangers

Et comme personne ne chante
Les hommes se sont réveillés
La pendule s'est arrêtée
Personne ne bouge...
Comme sur les images
Il n'y aura plus de nuit

C'est une vieille photographie sans cadre

TOUJOURS GÊNÉ

Qui m'a révélé l'endroit précis. Le ciel où les deux murs se joignent. L'angle où l'on est à l'abri?

Par-dessus, le vent emporte la terre qui se déplace. Quelques nids sont tombés et l'on entend des cris qui viennent des fenêtres. C'est là qu'on attend. C'est de là qu'on regarde et qu'on nous surprend. L'affreuse tête qui se balance sur le toit en ricanant!

Ni le mur ni les arbres ne sont assez grands.

Et déjà vous commencez à rougir plus que moi-même. Allons-nous-en.

Quand la lampe n'est pas encore éteinte, quand le feu commence à pâlir et que le soleil se cache, il y a quand même dans la rue des gens qui passent.

VOIX MÊLÉES

Avec des lumières à travers la prairie étincelante; et des voix insignifiantes mais nombreuses — quelques unités soutenant l'ensemble — on a fait le paysage clair, la nature libre, les ombres fraîches, le pittoresque qui attire la foule hors des murs.

Le cours d'eau sous le pont et la barque collée au saule qui trempe ses ongles luisants dans un remous; en face, l'île où des enfants jouent au drame qui commence à naître dans leur tête. Ils se voient immensément malheureux, en grand danger et couverts de vêtements grossiers. Une formidable barbe les vieillit. L'héroïsme éclate dans leurs yeux à cet âge où la réalité est plus grandiose que le rêve. Quelques animaux contribuent au pathétique de cette existence irréelle.

Dans des limites si larges qu'ils ont l'air de vivre en liberté des chevaux courent. L'élégance de la race humaine les émeut. Les chiens aboieraient dans la nuit au vagabond de nos rêves ou à la lune et sous la tente le fusil repose à portée de la main. Dans la ferme tranquille une cloche sonne, un troupeau descend sur la colline et, dans les carrés verts et jaunes qui s'étagent vers le ciel, s'immobilise.

ENCORE MARCHER

S'il se soulève quand je passerai près de lui; s'il pleure quand viendra la nuit, s'il ne crie pas? J'aurai cru le voir et ce sera fini.

Plusieurs heures de chemin dans un sentier où l'herbe ne vit plus. J'ai marché bien longtemps et je me suis perdu. Je n'osais plus revenir sur mes pas ni appeler. Et je sentais derrière moi ses yeux qui me cherchaient.

Une faible lumière au loin s'allume entre les arbres. Une fenêtre où je ne pourrai pas frapper. Le feu où l'on refuse de me laisser réchauffer. Et je n'ai même pas le droit de m'arrêter. Un mur en face de moi s'est mis à reculer.

Les cloches sonnent au clocher d'un village lointain et je ne sais que faire de mes mains. Avancer malgré le vent et la nuit qui monte lentement. Je n'ai pas de manteau. Dans l'ombre j'entendais le pas de leurs chevaux.

Où vas-tu me mener? L'auberge où l'on descend est trop loin pour y aller. Les gens s'en vont je ne sais où; je les suivrai. Quand une main d'enfant m'a fait signe de rester. Et seul je suis perdu là devant vous, devant vous tous et je ne peux plus m'en aller.

JOUR MONOTONE

A cause de l'eau le toit glisse
A cause de la pluie tout se fond
Le pétrole l'alcool et ma faible bougie
Ont incendié la maison

Un jardin sans oiseaux
Un jardin sans bruit
Vous allez cueillir des fleurs noires
Les feuilles ne sont jamais vertes
Toutes les épines sont rouges
Et vos mains sont ensanglantées

Dans l'allée du milieu passe une procession
Par la fenêtre de la morte
Où brûle un cierge
Il sort une lente chanson

C'était elle et l'autre
La voisine aussi
Tout le monde chante à tue-tête

Et dans l'escalier où l'on rit
Quelqu'un qui tombe pousse un cri
Un chien se sauve

On n'entend pleurer que la pluie

LE SANG DE MÉNAGE

Il criait dans la ruelle à l'abri
Je suis le mari de cette femme débraillée
Qui vous montrera son cœur et son âme pour rien
Regardez
L'heure du départ avait depuis longtemps sonné
Puis ce fut le hasard les voyages sans fin
Et ce voyage qui finit vous savez comment
Mais on ne sait quand
Personne ne sait quand

Homme et femme ils se ressemblaient
Pour rien son corps pour rien son âme
On ne sait plus quel était l'homme et quel la femme
Partis ensemble ils sont rentrés par la même porte
Combien de temps sont-ils restés
Cela non plus personne ne le sait

Quand ils sont ressortis ils se ressemblaient tellement
Prêts à tout
Qu'on n'a pas pu les séparer
Ensemble on a dû les laisser

Et quand le train passa complet jusqu'aux portières
Quelqu'un qu'on ne voyait pas galopait par derrière
C'est le voyage sans fin
Que l'on prenne à son heure ou qu'on manque le train
Un à un les voyageurs descendent
Et prennent le sentier du petit cimetière
On va s'asseoir un moment sur un banc de pierre
Et les cyprès tiennent la lune dans leurs doigts
Ceux qui sont repartis rient de ceux qui se rendent
Et leur joie durera au moins jusqu'à demain

Mais il faut bien crier un peu contre sa femme
Elle avait disparu il restait elle aussi
Ils se ressemblaient tellement
L'un sans l'autre ils ne pouvaient finir leur vie

La ville est trop haute et droite
On a quitté la ruelle où chauffait le soleil
Sur les pavés qui montaient raide vers le ciel
Pour la campagne les saules frais les ruisseaux clairs
L'auberge peinte en vert
Sur la prairie déteinte
La forêt silencieuse ouvre ses portes
Les ruisseaux sont des rails où l'eau dort de chaleur
Les yeux au ciel l'oubli vient le silence est berceur
Ah le calme et la paix voilà
Des tas de souvenirs reviennent
On est né là on s'en souvient la ville est venue bien après

On rôde dans des rues d'où l'on voudrait sortir

Mais c'est fini on se regarde
On a les mêmes yeux on a le même nez

La bouche dit les mêmes mots
Comme on se ressemble

L'esprit seul n'y est pas
Où s'est-il donc caché
Ah voleur voleur lève ta chemise lève tes paupières
Je voudrais te mordre

Tu ne m'avais pas tout montré

AUTRE FACE

Les yeux noirs! Mais ce sont des lorgnons! Une ombre glisse sur les joues. Deux larmes qui coulent sur les joues. Est-ce pour moi ou bien à cause du soleil? Personne n'ose demander qui ils regardent et chacun prend ce regard pour soi. Je crains d'être trop petit et trop loin. Moi, je suis certainement trop loin et celui qui est devant moi se rapproche. Pour me rassurer je me dis que les yeux ne peuvent pas tout voir et qu'il ne reste au cœur rien que ce qu'il peut contenir.

LE CŒUR DUR

Je n'aurais jamais voulu revoir ton triste visage
Tes joues creuses et tes cheveux au vent
Je suis parti à travers champs
Sous les bois humides
Jour et nuit
Sous le soleil et sous la pluie
Sous mes pieds craquaient les feuilles mortes
Parfois la lune brillait

Nous nous sommes retrouvés face à face
Nous regardant sans nous rien dire
Et je n'avais plus assez de place pour repartir

Je suis resté longtemps attaché contre un arbre
Avec ton amour terrible devant moi
Plus angoissé que dans un cauchemar

Quelqu'un plus grand que toi enfin m'a délivré
Tous les regards éplorés me poursuivent
Et cette faiblesse contre laquelle on ne peut pas lutter
Je fuis rapidement vers la méchanceté
Vers la force qui dresse ses poings comme des armes

Sur le monstre qui m'a tiré de ta douceur avec ses griffes
Loin de l'étreinte molle et douce de tes bras
Je m'en vais respirant à pleins poumons
A travers champs à travers bois
Vers la ville miraculeuse où mon cœur bat

LA VIE DURE

Il est tapi dans l'ombre et dans le froid pendant l'hiver. Quand le vent souffle il agite une petite flamme au bout des doigts et fait des signes entre les arbres. C'est un vieil homme; il l'a toujours été sans doute et le mauvais temps ne le fait pas mourir. Il descend dans la plaine quand le soir tombe; car le jour il se tient à mi-hauteur de la colline caché dans quelque bois d'où jamais on ne l'a vu sortir. Sa petite lumière tremble comme une étoile à l'horizon aussitôt que la nuit commence. Le soleil et le bruit lui font peur; il se cache en attendant les jours plus courts et silencieux d'automne, sous le ciel bas, dans l'atmosphère grise et douce où il peut trotter, le dos courbé, sans qu'on l'entende. C'est un vieil homme d'hiver qui ne meurt pas.

Aux premières lueurs du jour je me suis levé lentement. Je suis monté à l'échelle du mur, et, par la lucarne, j'ai regardé passer les gens qui s'en allaient.

SUR L'AMOUR-PROPRE

Je ne peux pas me rappeler d'où me vient ce mal. Quelques mots de plus, quelques mots de plus que j'entends encore. Il avait une triste figure. Quand il eut parlé j'avais aussi une triste figure. Je ne me rappelle plus ce qu'il m'a dit, je ne sais plus où sont allés les mots qu'il m'a dits. Mais quel mal, quel mal! Nous avions chacun un glaçon entre les doigts et sur la langue.

LES PAS BRISÉS

Quel monde
La foule descend des toits où brille la trace des pas
C'est une illumination de fête
Les arbres sont des lustres morts

Quelques figures de connaissance
Visages ovales visages ronds
Autrefois on se rencontra
Le monde est grand

On se serre la main au coin du carrefour
On rentre
Mais voilà — comment me rappeler sa figure —
Physionomie triste drôle d'allure
C'est le premier que j'ai connu que j'ai suivi

Une seule voiture contenait tout le monde
Et les chevaux ailés marchaient au pas
Le cocher ivre dort
Si la route était sûre

Par la portière une tête passe crie
Mais c'est un rêve et il n'a pas de voix
On va verser le péril est certain
Le temps est long

Quelqu'un suspend au ciel quelques étoiles
De temps en temps un fil se rompt
Faites un vœu une étincelle a brûlé mes cheveux
Une rue s'est formée peu à peu

Là-haut c'est la maison connue et qui m'abrite
Je voudrais m'échapper mais je ne suis pas seul
Le bruit me suit
Nous sommes entrés enfin et c'est la nuit
J'appelle le matin qui ouvre mes rideaux et me réveille
Le soleil
Mais mes yeux sont éteints
Et il n'a pas d'oreilles

RUINE ACHEVÉE

J'ai perdu le secret qu'on m'avait donné
Je ne sais plus rien faire

Un moment j'ai cru que ça pourrait aller
Plus rien ne tient
C'est un homme sans pieds qui voudrait courir
Une femme sans tête qui voudrait parler
Un enfant qui n'a guère que ses yeux pour pleurer

Pourtant je t'avais vu partir
Tu étais déjà loin
Une trompe sonnait
La foule criait
Et toi tu ne te retournais pas

Nous avons un long chemin à suivre pas à pas
Nous le ferons ensemble

Je déteste ton visage radieux
La main que tu me tends
Et ton ventre tu es vieux
Tu me ressembles

Au retour je ne retrouve rien
On ne m'a rien donné
Tout est dépensé

Un pan de décor qui s'écroule
Dans la nuit

POUR LE MOMENT

La vie est simple et gaie
Le soleil clair tinte avec un bruit doux
Le son des cloches s'est calmé
Ce matin la lumière traverse tout
Ma tête est une rampe allumée
Et la chambre où j'habite est enfin éclairée

Un seul rayon suffit
Un seul éclat de rire
Ma joie qui secoue la maison
Retient ceux qui voudraient mourir
Par les notes de sa chanson

Je chante faux
Ah que c'est drôle
Ma bouche ouverte à tous les vents
Lance partout des notes folles
Qui sortent je ne sais comment
Pour voler vers d'autres oreilles
Entendez je ne suis pas fou
Je ris au bas de l'escalier
Devant la porte grande ouverte

Dans le soleil éparpillé
Au mur parmi la vigne verte
Et mes bras sont tendus vers vous

C'est aujourd'hui que je vous aime

D'UN AUTRE CIEL

Que veux-tu que je devienne
Je me sens mourir
Secours-moi
Ah Paris... le Pont Neuf
Je reconnais la ville
Un peu jouir
Un peu pleurer
Ma vie
Est-ce vraiment la peine d'en parler
Tout le monde en dirait autant
Et comment voudriez-vous que l'on passât son temps
Je pense à quelque autre paysage
Un ami oublié me montre son visage
Un lieu obscur
Un ciel déteint
Pays natal qui me revient tous les matins
Le voyage fut long
J'y laissai quelques plumes
Et mes illusions tombèrent une à une
Pourtant j'étais encore au milieu du printemps
Presque un enfant
J'avançais

Un train bruyant me transportait
Peu à peu j'oubliais la nature
La gare était tout près
On changeait de voiture
Et sur le quai personne n'attendait
La ville morte et squelettique
Là-bas dresse ses hauts fourneaux
Que vais-je devenir
Quelqu'un touche mon front d'une ombre fantastique
Une main
Mais ce que j'ai cru voir c'est la fumée du train
Je suis seul
Oui tout seul

Personne n'est venu me prendre par la main

GRANDEUR NATURE

Je vois enfin le jour à travers les paupières
Les persiennes de la maison se soulèvent
Et battent
Mais le jour où je devais le rencontrer
N'est pas encore venu

Entre le chemin qui penche et les arbres il est nu
Et ces cheveux au vent que soulève le soleil
C'est la flamme qui entoure sa tête

Au déclin du jour
Au milieu du vol des chauves-souris
Sous le toit couvert de mousse où fume une cheminée

Lentement
Il s'est évanoui

Au bord de la forêt
Une femme en jupon
Vient de s'agenouiller

RIDES DU TEMPS

Plus je crie plus le vent est fort
La porte se ferme
Emporte la fourrure et les plumes
Et le papier qui vole
Je cours sur la route après les feuilles
Qui s'envolent

Le toit se soulève
Il fait chaud
Le soleil est un aimant
Qui nous soutient

A des kilomètres
J'aime le bruit que tu fais
Avec tes pieds
On m'a dit que tu cours
Mais tu n'arriveras jamais

Le vieil amateur d'art a un sourire idiot
Faussaire et cambrioleur
Animal nouveau
Tout lui fait peur

Il se dessèche dans un musée
Et participe aux expositions
Je l'ai mis dans un volume au dernier rayon

La pluie ne tombe plus
Ferme ton parapluie
Que je voie tes jambes
S'épanouir au soleil

LES TRAVAILLEURS DE LA NUIT

La clochette tinte la nuit sur le trottoir. Les savates claquent pour tout le mystère de luxe inemployé. On ne sait pas où il se cache.

Le troupeau, derrière, est silencieux; toutes les bêtes y sont. Elles longent la grille en silence.

En face, de larges plaques divisent le mur bariolé. On entend des propos à voix basse et parfois une voix d'enfant s'élève pour chanter.

Et c'est la nuit, la vie ardente et silencieuse. Quelqu'un s'arrête de dormir. Un homme seul passe entre les ruisseaux.

Tout ce monde inquiet descend la pente de la rue qui les mène dehors. Et tu écoutes derrière la fenêtre basse où filtre un rayon de ta lampe, tu écoutes mourir le bruit.

Le jour semble sortir lentement d'un étui.

ESPOIR DE RETOUR

Les mains levées vers un point où gronde une colère
robuste
Qui se vengera
Même si tout retombe au silence pour longtemps
On gardera le souvenir du tonnerre
Le faible prie
Le pauvre crie
Et moi sans être battu ni vainqueur
A moitié libre et esclave j'ai failli mourir
A grands coups de fausse joie j'ai chassé l'Ennui
Il est sec
Derrière le porte-manteau mobile comme une ombre
Cloué au mur
Quel bruit formidable il a fallu
J'étais ivre autant que de vin
Ma tête était gonflée
Le désespoir est singulièrement tenace
Avec lui on va au fond de tout
Quel fond
Le trou sondé n'en vaut pas la peine
On le voit
Je suis remonté les bras raidis

La bouche amère tordue
Dans la rue j'ai couru comme un fou
Jusqu'aux jardins où jouaient des enfants
Calmes et féroces leurs gestes promettaient
Pour plus tard
Enfin au lieu de m'abattre sur la chaussée
Fourbu comme un cheval usé
Je suis monté sans efforts vers les plus hauts étages
Il commençait à neiger doucement

SON SEUL PASSAGE

Sur le bord du chemin où il s'est laissé tomber, les bras pendants, ses mains traînent dans le ruisseau où l'eau ne coule pas. La forêt s'ouvre sur sa tête et d'en haut le passant regarde le chemin. Il attend; aucun bruit ne court ailleurs que dans les branches où passe le vent. Le silence a désolé son cœur solitaire et fermé.

Un chien qui mord, une roue qui crie sur le gravier un moment secoueraient sa torpeur. Mais pour lui le monde est une route interminable où l'on se perd. Il a laissé dans les buissons ses souvenirs et les années passées sans rien comprendre.

La forêt qui l'arrête est un abri où il fuit le soleil et il regarde, sans la voir, monter la route vers les arbres. Plus loin le village s'endort étendu dans les champs que la nuit assombrit, mais pas une fenêtre en s'éclairant ne lui sourit.

PASSAGE CLANDESTIN

On entre par la porte à côté
La maison est triste et reste fermée
Quelqu'un passe sous la fenêtre et baisse les yeux
On a peur de faire du bruit

Des milliers de lumières s'allument dans la nuit
Sous les timbres pressés et la lumière dure
On emporte des hommes morts
Des femmes qui lèvent les bras et crient
Un enfant court derrière la voiture

Quelques heures avant le jour la fête dure encore
La fête nocturne avec un vrai décor
La ville descend
Moi je suis dans ma chambre et j'attends
Nous sommes gais
Quelqu'un vient de sonner à la porte à côté

On revient du combat comme d'un amusement
Prêt à l'oubli
Si la fatigue nous lâche un moment
Dans le fond de la salle on entend des sanglots

Sous la fenêtre où vient frapper la pluie
Les autres se sont endormis

Le jour se lève un peu
Tout le monde s'éveille
En partant j'ai oublié mon chapeau
Vous regardez mon front et je courbe le dos
La porte est restée grande ouverte
Sur le couloir sans fond et la place déserte

SURPRISE D'EN HAUT

Au fond du couloir les portes s'ouvriront
Une surprise attend ceux qui passent
Quelques amis vont se trouver là
Il y a une lampe qu'on n'allume pas
Et ton œil unique qui brille

On descend l'escalier pieds nus
C'est un cambrioleur ou le dernier venu
Qu'on n'attendait plus
La lune se cache dans un seau d'eau
Un ange sur le toit joue au cerceau
La maison s'écroule

Dans le ruisseau il y a une chanson qui coule

On ne peut plus dormir
tranquille quand on a
une fois ouvert les yeux.

ESPRIT PESANT

Il est allongé et il dort. C'est un corps mort. Un dernier rayon éclaire son visage calme où brillent des dents sans éclat. Les heures sonnent doucement autour de sa tête; il ne les entend pas. De temps en temps un rêve passe comme un nuage où se mêlent les gravures du fond.

A droite dansent quelques flammes qui n'iront pas plus haut, et si les bras se lèvent ils touchent le plafond.

Des hommes sans existence réelle soupirent dans les coins et tous les livres entr'ouverts sont tombés un à un sur le tapis déteint.

Le silence, le calme, le sommeil qui descendent aussi lentement que la nuit.

CŒUR A CŒUR

Enfin me voilà debout
Je suis passé par là
Quelqu'un passe aussi par là maintenant
Comme moi
Sans savoir où il va

Je tremblais
Au fond de la chambre le mur était noir
Et il tremblait aussi
Comment avais-je pu franchir le seuil de cette porte

On pourrait crier
Personne n'entend
On pourrait pleurer
Personne ne comprend

J'ai trouvé ton ombre dans l'obscurité
Elle était plus douce que toi-même
Autrefois
Elle était triste dans un coin
La mort t'a apporté cette tranquillité

Mais tu parles tu parles encore
Je voudrais te laisser

S'il venait seulement un peu d'air
Si le dehors nous permettait encore d'y voir clair
On étouffe
Le plafond pèse sur ma tête et me repousse
Où vais-je me mettre où partir
Je n'ai pas assez de place pour mourir
Où vont les pas qui s'éloignent de moi et que j'entends
Là-bas très loin
Nous sommes seuls mon ombre et moi
La nuit descend

DERNIER RECUEIL

Je lis à travers ton front jaune et ridé
Les rires les éclats les lumières du passé
Dansent
Tu es saoule

Autrefois les boulevards étaient gais
C'était un bal auquel ta vie était liée
Maintenant c'est un cimetière
On enterre les souvenirs ton passé

Une à une tes dents sont tombées
Et tu peux encore sourire
Sans pleurer
La coupe où tu baignais le bout de tes doigts
S'est brisée
Et tu y penses
Le soir où tu es revenue pour la première fois
Et qu'il n'y avait plus personne
Dans la rue les lumières s'éteignaient
On avait fermé les portes
Et tu étais triste
Les jours passés les yeux mouillés

Reviènnent et défilent
Maintenant c'est le temps qui ferme sa porte
Et c'est là que tu dois rester
Sans rien voir
Attendant qu'on t'emporte

TÊTE PERDUE

Dans la rue où personne ne passe
Entre le numéro 13 et le numéro 30
Quelque temps qu'il fasse
Tout ce jour-là et les suivants
Je suis là j'attends
Je t'attends

De loin de là-bas de partout
D'où tu viens tu ne reviendras pas
Tu as connu ce monde et l'autre
Et tout ce que tu ne connaissais pas
Ce que tu niais
Ce dont tu riais
Mais le soir où il a fallu partir tu pleurais

Maintenant la cloche sonne et je suis là
Près de moi il y a des gens qui ne me regardent même pas
D'autres que j'ai vus et qui ne me voient pas
Des gens riches et d'autres qui ont du talent
Enfin tous ceux dont on parle en ce moment

Et toi où es-tu
Pourquoi n'est-tu pas encore revenu

Un grand bruit se fait dans la cour
Ce n'est pas encore pour moi ni pour eux
C'est ton tour
Te voilà
Toujours triste
Quelle figure
Il y a des gouttes de pluie qui brillent
Dans ta chevelure

ALLÉGRESSE

L'air sent la mer
L'hiver a une pareille altitude m'effraie
On ne sait où naissent les vents
Ni quelle direction ils prennent
La maison tangue comme un bateau
Quelle main nous balance

Au cri poussé au dehors je sortis
Pour voir
Une femme se noyait
Une femme inconnue
Je lui tendis la main
Je la sauvai

Après lui avoir dit mon nom
Qu'elle ne connaissait pas
Je la mis à sécher à l'endroit le plus chaud
Je la vis revenir à la vie et embellir
Puis comme la chaleur augmentait
Elle disparut
Évaporée
Je me mis à pousser des cris et à pleurer
Puis j'éclatai de rire

J'avais un moment recueilli la renommée
Dans mon intimité
J'ouvris la porte et me mis à courir
A travers champs à chanter à tue-tête
Quand je rentrai le calme s'était fait chez moi
Et le feu qui s'était éteint fut rallumé

LES CORPS RIDICULES DES ESPRITS

Un cortège de gens plus ou moins honorables. Quelques-uns sourient dans le vide avec sérénité. Ils sont nus. Une auréole à la tête des premiers qui ont su prendre la place. Les plus petits en queue.

On passe entre les arbres qui s'inclinent. Les esprits qui se sont réfugiés derrière les étoiles regardent. La curiosité vient de partout. La route s'illumine.

Dans le silence digne, si quelqu'un chante c'est une douce voix qui monte et personne ne rit. La chanson est connue de tous.

On passe devant la maison d'un poète qui n'est pas là. La pluie qui tombait sur son piano, à travers le toit, l'a chassé.

Bientôt, c'est un boulevard bordé de cafés où la foule s'ennuie. Tout le monde se lève. Le cortège a grossi.

Enfin par l'avenue qui monte la file des gens s'éloigne, les derniers paraissent les plus grands. Les premiers ont déjà disparu.

Derrière un monument d'une époque oubliée le soleil se lève en rayons séparés et l'ombre des passants lentement s'efface. Les rideaux sont tirés.

EXCÉDENT DE RIGUEUR

Une tête penchée sous le poids des rayons
Et les mains transpercées par des clous de lumière
Le front sanglant posé sur les nuages
Les deux bras étendus pour barrer le passage
Le monde est passé sous tes pieds
Homme et Dieu

La terre est partagée par un mince ravin
Le ciel est encombré par de mauvais chemins
Les larmes sans raison roulent de tous côtés
Mais un autre soleil continue de briller
Pour tous ces hommes morts qui se sont réveillés

Après l'aventure oubliée
De tous les souvenirs qui se sont entassés
Il ne reste plus rien
Un bâton desséché
Sous les plis de la main
Un pas plus lourd et moins certain
Tous sont passés par là
Et leur ombre légère les suivait pas à pas
Les yeux ouverts ils marchaient sans rien voir

Au dedans ils avaient un bagage trop lourd
Les épaules voûtées ne portaient rien
Du moins ne semblaient pas

Mais quelle peur quand finissait le jour
Dans le trou vide et noir
Aux parois de la nuit
Tout ce qu'ils croyaient mort les avait poursuivis

PLUS TARD

Le temps passé dans une chambre où tout est noir reviendra plus tard. Alors j'apporterai une petite lampe et je vous éclairerai. Les gestes confus se préciseront. Je pourrai donner un sens aux mots qui n'en avaient pas, et contempler un enfant qui dort en souriant.

Est-il possible que ce soit nous-mêmes en vieillissant? Il y a quelques morceaux de ruines qui tombent. Ceux-là ne se relèveront plus. Il y a aussi quelques fenêtres qui s'éclairent. Et devant la porte un homme solide et doux qui connaît sa force et qui attend.

Il ne reconnaîtrait pas lui-même son visage.

L'hiver m'a chassé
dans les rues.

IL RESTE TOUJOURS QUELQUE CHOSE

Les rideaux déchirés se balancent
C'est le vent qui joue
Il court sur la main entre par la fenêtre
Ressort et s'en va mourir n'importe où
Le vent lugubre et fort emporte tout

Les paroles montaient suivant le tourbillon
Mais eux restaient sans voix
Amants désespérés de ne pas se revoir
En laissant partir leur prière
Chacun de son côté ils s'en allèrent
Et le vent
Le vent qui les sépare
Leur permet de s'entendre

La maison vide pleure
Ses cheminées hurlent dans les couloirs
L'ennui de ceux qui sont partis
Pour ne plus se revoir
Les cheminées des maisons sans âme
Pleurent les soirs d'hiver
Eux s'en vont bien plus loin

Le soir tarde à descendre
Les murs sont las d'attendre
Et la maison s'endort
Vide au milieu du vent

Là-haut un bruit de pas trotte de temps en temps

FAÇADE

Le chemineau aurait frappé de son bâton le sol durci
A cet endroit
Devant la porte un chien furieux grogne et mord
La famille protégée dort
Derrière les rideaux
Les volets clos
L'inconnu de la route où tout le monde passe
Un cri sinistre dans la nuit
Tous les voleurs du rêve se sont évanouis
Ils se sont dispersés dans quelques livres
Les chemins sont devenus plus sûrs
Et nos visages en ont pris une tranquillité incolore
On ne craint plus le danger et on connaît la mort
Au soleil
Nous imitons les gens des pays chauds
Et c'est une fausse confiance dans la nature
Que nous avons oubliée
Il est temps de sortir de ce trop long repos
Qui ressemble à la fin de tout
Nous sommes tous liés à cause de la civilisation
On comprendra trop tard le danger de cette imitation

Le combat singulier n'existe plus
Les caractères principaux se sont perdus
Mais la maison fermée est comme nous-mêmes
Une intimité que personne ne connaît
Des regards au dehors... la curiosité
Et notre hypocrisie
la crainte d'autrui

Le chien de garde

TOUJOURS LA

J'ai besoin de ne plus me voir et d'oublier
De parler à des gens que je ne connais pas
De crier sans être entendu
Pour rien tout seul
Je connais tout le monde et chacun de vos pas
Je voudrais raconter et personne n'écoute
Les têtes et les yeux se détournent de moi
Vers la nuit
Ma tête est une boule pleine et lourde
Qui roule sur la terre avec un peu de bruit

Loin
Rien derrière moi et rien devant
Dans le vide où je descends
Quelques vifs courants d'air
Vont autour de moi
Cruels et froids
Ce sont des portes mal fermées
Sur des souvenirs encore inoubliés
Le monde comme une pendule s'est arrêté
Les gens sont suspendus pour l'éternité
Un aviateur descend par un fil comme une araignée

Tout le monde danse allégé
Entre ciel et terre
Mais un rayon de lumière est venu
De la lampe que tu as oublié d'éteindre
Sur le palier
Ah ce n'est pas fini
L'oubli n'est pas complet
Et j'ai encore besoin d'apprendre à me connaître

CŒUR DE PLOMB

Je ne veux plus rien voir
Tous les trains sont passés
Un tourbillon de neige entoure la maison
Qui tombe
Dans un fossé

C'était chez toi
L'hiver mettait ta vie en péril

Où sont tes mains glacées

Le poêle est éteint
La vitre est brisée
Nous restions assis
Sans rien dire
Et l'ombre nous enveloppait
En face une femme chantait
Plus bas une lampe brillait
Les cris venaient de loin et les yeux s'éteignaient
Il y avait dans la cour une vie trop triste qui mourait
Mais la terre a tourné depuis
La fenêtre d'en bas est montée

La maison tout d'un coup s'est renversée
C'est une automobile qui passe
Je vois des gens qui rient dans la glace
Plus loin c'est un homme sérieux
Une femme sauvage est au milieu
C'est celle de mon meilleur ami
Toi tu t'éloignes et tu souris
Regarde encore
Ce buste qui s'éclaire au fond du corridor

AU COIN DE L'AIR

Des bras charnus et des fourrures s'entremêlent dans le gras de l'atmosphère. Qui chante au dehors?

Les lumières vont à la chaleur que font les corps légers, les esprits lourds. La terre froide est devant la porte.

Et tous les mendiants frappaient à la fois au volet clos, à la porte cochère imposante. Le ruisseau pleure en dévalant la rue.

Le même spectacle les attend; la nuit les prendra; ils auront peut-être devant la mort un éclair de raison.

Enfin la musique joue, quand même, quelques airs. La gaieté n'est pas absolument bannie du monde où on l'aime tant où on l'attend. Elle viendra.

Au pas les femmes défilèrent vers les voitures fermées. Ce soir-là les boulevards étaient déserts, le ciel livide; il avait tant plu!

Les hommes en passant avaient tout balayé. Avec de grands cris tout ce qui n'avait pu fuir était mort ou pris. Il ne restait plus que l'espoir de revenir.

Et même cet espoir fut déçu quand on éteignit les lumières.

PAR TOUS LES BOUTS

Comment me défaire de ces quelques dernières années

Tout me suit
Le monde devient de plus en plus petit
C'est une course rapide et éternelle
Comme la vie

Ma haine se réveille et bouche tout
Je n'y vois plus
L'univers
La vie
L'éternité
Et le court moment que je passe
Deux yeux m'ont regardé de la maison d'en face
La rue me bouscule
La terre est pleine de véhicules
Et je cours derrière toi sans jamais t'atteindre
L'étoile où je vivrai plus tard
Vient de s'éteindre
Je ne pourrai plus jamais monter
Ils sont tous là derrière pour m'écraser
D'un bout à l'autre du boulevard

Leur rire affreux
Je voudrais me venger
Il est toujours trop tard

La vie avec son cœur la vie avec ses yeux
Quel temps perdu quel temps passé
La lumière s'éteint
C'est un luxe de la mal employer

Un rayon de soleil
perce le toit.

ENTREPRISE

La bande roule aux mains des plus forts
Celui qui tient la corde serre bien
Il s'agit d'entrer
Une ombre dans l'angle du couloir étroit a remué
Le silence file le long du mur
La maison s'est tassée dans le coin le plus sombre
Et un doigt levé nous menace

Les cheminées raidies marquent une heure nouvelle
sous la lune
On se suit
La peur à chaque pas soulève un nouveau bruit
Fait craquer les bottines
Il y a l'entrée du port palpitante comme une gorge
La boutique du coin débraillée veille encore
Sa lumière traîne sur le trottoir
Et nous n'avons pas encore commencé

Minuit
C'est un moment précis
Qui s'éternise dans le vent
Les mains tremblantes dans la nuit vont en avant

Je vous suis
Je m'en vais
Je tourne et j'ai peur
Je voudrais me sauver

Minuit
La pendule sans fin sonne à coups de marteau
Sur mon cœur
En entrant dans la maison sinistre et désolée dont j'ai perdu le numéro

LA PEAU DU CŒUR

On descendait à travers bois en riant
Un mur dégradé longe la route
Par instants
On aperçoit du monde
Des maisons ne sont pas bien loin
Et on ne nous abandonnera pas

En passant devant la maison trop basse et sans étages
En allant au-devant de ceux qui revenaient
On chantait

Autre chose plus loin nous attendait

Il a fallu revenir souvent
La porte était fermée
Et cette figure triste et ridicule
Qui nous faisait trembler

J'ai laissé quelqu'un loin de moi
Je suis resté tout seul au milieu d'inconnus
Et je ne pouvais plus me rappeler pourquoi j'étais venu

J'ai changé de visage et de voix
Et ceux qui m'ont connu ne me reconnaîtraient pas
Le soleil dans les flaques de pluie s'est délayé
Une fenêtre que le vent brutal aura fermée
Autrefois nous étions face à face
Et peu à peu je sens mon ombre qui s'efface

LA CLOCHE CŒUR

La cloche qui sonne on ne l'entend pas
L'air est trouble
Un bruit de pas glisse sur le palier
Personne n'entre
Non personne ne veut entrer

Il y a là une ombre qui tremble
Le soir est à la vitre et baigne la maison
Je suis seul
Et le temps d'attendre
A noué l'heure à la saison

Plus rien ne me sépare à présent de la vie
Je ne veux plus dormir
Le rêve est sans valeur
Je ne veux plus savoir ce qui se passe
Ni savoir si je pense
Ni savoir qui je suis

Dans la nuit les murs blancs fondent autour du poêle
Quand le chat regardait les signes du plafond
Il n'y aura rien ce soir

Arrête ta mémoire
Personne ne viendra te voir

Le cœur mieux étouffé bat sous la couverture
Et se démène à corps perdu
Qui viendra lui donner
Sa dernière blessure
Et qu'il ne réveille plus

DANS LE MONDE ÉTRANGER

Je ne peux plus regarder ton visage
Où te caches-tu
La maison s'est évanouie parmi les nuages
Et tu as quitté la dernière fenêtre
Où tu m'apparaissais
Reviens que vais-je devenir
Tu me laisses seul et j'ai peur

Rappelle-toi le temps où nous allions ensemble
Nous marchions dans les rues entre les maisons
Et sur la route au milieu des buissons
Parfois le vent nous rendait muets
Parfois la pluie nous aveuglait
Tu chantais au soleil
Et la neige me rendait gai

Je suis seul je frotte mes paupières
Et j'ai presque envie de pleurer
Il faut marcher vers cette lumière dans l'ombre
C'est toute une histoire à raconter
La vie si simple et droite sans tous les petits à côté
Vers la froide lumière que l'on atteindra malgré tout

Ne te presse pas
Qui est-ce qui souffle
Quand je serai arrivé qui est-ce qui soufflera
Mais seul je n'ose plus avancer

Alors je me mis à dormir
Peut-être pour l'éternité
Sur le lit où l'on m'a couché
Sans plus rien savoir de la vie
J'ai oublié tous mes amis
Mes parents et quelques maîtresses
J'ai dormi l'hiver et l'été
Et mon sommeil fut sans paresse

Mais pour toi qui m'as rappelé
Il va falloir que je me lève
Allons les beaux jours sont passés
Les longues nuits qui sont si brèves
Quand on s'endort entrelacés

Je me réveille au son lugubre et sourd
D'une voix qui n'est pas humaine
Il faut marcher et je te traîne
Au son lugubre du tambour
Tout le monde rit de ma peine
Il faut marcher encore un jour

A la tâche jamais finie
Que le bourreau vienne et t'attelle
Ce soir les beaux jours sont finis
Une voix maussade t'appelle
Pour toi la terre est refroidie

De loin je revois ton visage
Mais je ne l'ai pas retrouvé
Disparaissant à mon passage
De la fenêtre refermée

Nous ne marcherons plus ensemble

PEINE PERDUE

J'avais la tête encore pleine de sommeil.

Dans la rue glissante il n'y avait d'autre bruit que celui de l'eau coulant dans les fossés bordés. Les glaces ne reflétaient plus aucune image. La nuit rampait au fond s'éclairant aux bordures des toits. L'écho des pas assourdis perçait les murs. La vie bougeait à peine.

Dans l'escalier que rien n'éclairait encore, où rien ne traînait plus, j'essayai ma première audace. Je criai en passant un nom qui n'était pas le mien.

Un bruit, dans les greniers, me sembla un avertissement. Je ris de mon inexpérience et de ma peur. Ce bruit ne réveilla personne.

Alors j'ouvris une à une les portes. Dans la première chambre où dormaient des enfants, je trouvai le crime inutile. Dans une autre on me demanda grâce. A l'étage au-dessus je trouvai les appartements vides. Ils avaient contenu des trésors. La crainte d'être découvert précipitait mes pas.

Enfin j'étais, en haut, au milieu de portes numérotées et tristes, fermées sur des greniers sans valeur. J'avais froid et n'osais plus descendre. Une sonnerie électrique me fit bondir.

J'étais, loin de tout, encore assis devant ma porte.

Les ardoises du toit

1918

Sur chaque ardoise
qui glissait du toit
on
avait écrit
un poème

La gouttière est bordée de diamants
les oiseaux les boivent

FAÇADE

Par la fenêtre
La nouvelle
Entre
Vous n'êtes pas pressé
Et la voix douce qui t'appelle
Indique où il faut regarder
Rappelle-toi
Le jour se lève
Les signes que faisait ta main
Derrière un rideau
Le matin
A fait une grimace brève
Le soleil crève sa prunelle
Nous sommes deux sur le chemin

RÉCLAME

Hangar monté
la porte ouverte
Le ciel
En haut deux mains se sont offertes
Les yeux levés
Une voix monte
Les toits se sont mis à trembler
Le vent lance des feuilles mortes
Et les nuages retardés
Marchent vers l'autre bout du monde
Qui se serait mis à siffler
Dans le calme d'un soir d'été
Le chant
L'oiseau
Les étoiles
Et la lune pour t'écouter

MATIN

La fontaine coule sur la place du port d'été
Le soleil déridé brille au travers de l'eau
Les voix qui murmuraient sont bien plus lointaines
Il en reste encore quelques frais lambeaux
J'écoute le bruit
Mais elles où sont-elles
Que sont devenus leurs paniers fleuris
Les murs limitaient la profondeur de la foule
Et le vent dispersa les têtes qui parlaient
Les voix sont restées à peu près pareilles
Les mots sont posés à mes deux oreilles
Et le moindre cri les fait s'envoler

FEU

Enfin le vent plus libre passe
La pointe fléchit sur sa trace
Une vague s'efface plus loin
Sur le champ le plan monte
Le ciel s'incline lentement
Un lambeau de nuage flotte
Plus sombre par-dessus le mur
L'espace s'agrandit
Et là devant
Quelqu'un qui n'a rien dit
Deux yeux
Une double lumière
Qui vient de franchir la barrière
En s'abattant

GRAND'ROUTE

Le feu est presque éteint
Et devant quelqu'un pleure
Où passe cette main
Dont la chaleur demeure

Il fait nuit
Les vitres se fondent

Si la maison disparaissait
Avec nous derrière les arbres
Quelqu'un encore resterait
Une voix douce chanterait
Et l'ombre du temps s'en irait
Le soir
Faire le tour du monde

LE SOIR

Jour à jour ta vie est un immeuble qui s'élève
Des fenêtres fermées des fenêtres ouvertes
Et la porte noire au milieu
Ce qui brille dans ta figure
Les yeux
Tristes les souvenirs glissent sur
ta poitrine
Devant part vers en haut l'espoir
La douceur du repos qui revient chaque soir
Tu es assis devant la porte
Tête inclinée
Dans l'ombre qui s'étend
Le calme qui descend
Une prière monte
On ne voit pas les genoux de celui qui prie

AUBERGE

Un œil se ferme

Au fond plaquée contre le mur
la pensée qui ne sort pas

Des idées s'en vont pas à pas

On pourrait mourir
Ce que je tiens entre mes bras pourrait partir

Un rêve

L'aube à peine née qui s'achève
Un cliquetis
Les volets en s'ouvrant l'ont abolie

Si rien n'allait venir

Il y a un champ où l'on pourrait encore courir
Des étoiles à n'en plus finir
Et ton ombre au bout de l'avenue
Elle s'efface

On n'a rien vu
De tout ce qui passait on n'a rien retenu
Autant de paroles qui montent
Des contes qu'on n'a jamais lus
Rien
Les jours qui se pressent à la sortie
Enfin la cavalcade s'est évanouie

En bas entre les tables où l'on jouait aux cartes

CADRAN

Sur la lune
s'inscrit
Un mot
La lettre la plus grande en haut
Elle est humide comme un œil
La moitié se ferme
Et le ciel
Se couvre
Un lourd rideau qu'on ouvre
Sans bruit
Une lumière luit
Rapide
C'est une autre lueur à présent
qui me guide

ABAT-JOUR

Autour de la table
Au bord de l'ombre
Aucun d'eux ne remue beaucoup
Et quelqu'un parle tout à coup
Il fait froid dehors
Mais là c'est le calme
Et la lumière les unit
Le feu pétille
Une étincelle
Les mains se sont posées
Plus bleues sur le tapis
Derrière le rayon une tête qui lit
Un souffle qui s'échappe à peine
Tout s'endort
Le silence traîne
Mais il faut encore rester
La vitre reproduit le tableau
La famille
De loin toutes les lèvres ont l'air d'être ferventes et de prier

TARD DANS LA NUIT...

La couleur que décompose la nuit
La table où ils se sont assis
Le verre en cheminée
La lampe est un cœur qui se vide
C'est une autre année
Une nouvelle ride
Y aviez-vous déjà pensé
La fenêtre déverse un carré bleu
La porte est plus intime
Une séparation
Le remords et le crime
Adieu je tombe
Dans l'angle doux des bras qui me reçoivent
Du coin de l'œil je vois tous ceux qui boivent
Je n'ose pas bouger
Ils sont assis
La table est ronde
Et ma mémoire aussi
Je me souviens de tout le monde
Même de ceux qui sont partis

SUR LE TALUS

Le soir couchant ferme une porte
Nous sommes au bord du chemin
Dans l'ombre
près du ruisseau où tout se tient

Si c'est encore une lumière
La ligne part à l'infini

L'eau monte comme une poussière

Le silence ferme la nuit

ROUTE

Sur le seuil personne
Ou ton ombre
Un souvenir qui resterait
La route passe
Et les arbres parlent plus près
Qu'y a-t-il derrière
Un mur
des voix
Les nuages qui s'élevèrent
Au moment où je passais là
Et tout le long une barrière
Où sont ceux qui n'entreront pas

SUR LE SEUIL

Dans le coin où elle s'est blottie
Tristesse ou vide
Le vent tourne
On entend un cri
Personne n'a voulu se plaindre
Mais la lampe vient de s'éteindre
Et passe sans faire de bruit
Une main tiède
Sur tes paupières
Où pèse la journée finie
Tout se dresse
Et dans le monde qui se presse
Les objets mêlés à la nuit
La forme que j'avais choisie
Si la lumière
Revivait comme on se réveille
Il resterait dans mon oreille
La voix joyeuse qui la veille
En rentrant m'avait poursuivi

ABÎME

Je m'attendais à tout ce qui peut arriver
La tête en bas
Les pieds touchant la tête
Et tout ce qui dans l'angle remuait
Contre le mur
En face et par côté
La glace qui s'éteint s'était mise à trembler
Il y avait une lumière
Autrefois
Et la figure que je vois
Minuit
Serait-ce l'heure
Sous le toit la gouttière pleure
Et le train au loin qui criait
La chambre s'étendait bien plus loin que les murs

Alors on aurait pu m'atteindre
Ou même j'aurais pu tomber

Le monde pour dormir se renversait

DÉPART

L'horizon s'incline
Les jours sont plus longs
Voyage
Un cœur saute dans une cage
Un oiseau chante
Il va mourir
Une autre porte va s'ouvrir
Au fond du couloir
Où s'allume
Une étoile
Une femme brune
La lanterne du train qui part

UNE ÉCLAIRCIE

Il fait plus noir
Les yeux se ferment
La prairie se dressait plus claire
Dans l'air il y avait un mouchoir
Et tu faisais des signes
Ta main sortait sous la manche du soir
Je voulais franchir la barrière
Quelque chose me retenait
Le cri venait de loin
Par derrière la nuit
Et tout ce qui s'avance
Et tout ce que je fuis
Encore
Je me rappelle
La rue que le matin inondait de soleil

LENDEMAIN

Une ombre était passée ce soir sur le fronton
Sur la bande du ciel
Et sur la plaine ouverte
Où tombait un rayon
Elle restait immobile
Aurait-on pu de loin
Entendre seulement le cri d'une sirène
Et tout ce qui marchait
Sur la terre et dans l'air
Plus vite
Elle s'envolait
Il ne restait plus bas
Que les gens inhabiles
Ceux qui les retenaient
Et moi
Regardant la lumière tremblante
La rue qui se laissait aller
Tout seul devant ma vie passée
Et par où commencer le jour qui se présente

RONDE NOCTURNE

Le timbre vient de loin
Les mondes se rapprochent
Sur les bords du clocher des étoiles s'accrochent
Dans le coin des cheminées fument
Ce sont des bougies qui s'allument
Quelqu'un monte
Les cloches vont sonner
Un nuage en passant les a fait remuer
A présent on a l'habitude
Personne n'est plus étonné
Les yeux mesurent l'altitude
Où vous êtes placé
Un cœur libre s'est envolé
On peut encore choisir sa place
Où l'on pourrait se reposer
Après avoir longtemps marché
Plus bas il reste une surface
Dans la nuit
On écoutait
Serait-ce lui
A l'horizon sans bruit quelqu'un montait au ciel
L'escalier craque

Il est artificiel
C'est une parabole ou une passerelle
L'heure qui s'échappait ne bat plus que d'une aile

SON DE CLOCHE

Tout s'est éteint
Le vent passe en chantant
Et les arbres frissonnent
Les animaux sont morts
Il n'y a plus personne
Regarde
Les étoiles ont cessé de briller
La terre ne tourne plus
Une tête s'est inclinée
Les cheveux balayant la nuit
Le dernier clocher resté debout
Sonne minuit

SORTIE

Le Vestiaire
Le Portemanteau
La lumière
Au mur des têtes inclinées
Un rayon d'électricité
La voix qui chante
Un cœur qui s'est ouvert
Dans la salle éclatante
Un soir d'hiver
La foule que le feu déverse
Sur le trottoir et sous l'averse
Les diamants renvoyant les éclats
Dans la nuit le silence plane

Et c'est une voiture qui l'emporte

AIR

Oubli
porte fermée
Sur la terre inclinée
Un arbre tremble
Et seul
Un oiseau chante

Sur le toit
Il n'y a plus de lumière
Que le soleil

Et les signes que font tes doigts

POSTE

Pas une tête ne dépasse
Un doigt se lève
Puis c'est la voix que l'on connaît
Un signal
une note brève
Un homme part
Là-haut un nuage qui passe
Personne ne rentre
Et la nuit garde son secret

ORAGE

La fenêtre
Un trou vivant où l'éclair bat
Plein d'impatience
Le bruit a percé le silence
On ne sait plus si c'est la nuit
La maison tremble
Quel mystère
La voix qui chante va se taire
Nous étions plus près
Au-dessous
Celui qui cherche
Plus grand que ce qu'il cherche
Et c'est tout
Soi
Sous le ciel ouvert
Fendu
Un éclat où le souffle est resté
Suspendu

MIRACLE

Tête penchée
Cils recourbés
Bouche muette
Les lampes se sont allumées
Il n'y a plus qu'un nom
Que l'on a oublié
La porte se serait ouverte
Et je n'oserais pas entrer
Tout ce qui se passe derrière

On parle
Et je peux écouter

Mon sort était en jeu dans la pièce à côté

POINTE

Au coin du bois
Quelqu'un se cache
On pourrait approcher sans bruit
Vers le vide ou vers l'ennemi
En tombant la nuit s'est fendue
Deux bras sont restés étendus
Dans l'ombre un regard fixe
Un éclair éperdu
Pour aller plus loin vers la croix
Tout ce qu'on voit
Tout ce qu'on croit
C'est ce qui part
Là ou ailleurs sans qu'on le sache
Avec la peur d'aller trop près
Du ravin noir où tout s'efface

SECRET

La cloche vide
Les oiseaux morts
Dans la maison où tout s'endort
Neuf heures

La terre se tient immobile
On dirait que quelqu'un soupire
Les arbres ont l'air de sourire
L'eau tremble au bout de chaque feuille
Un nuage traverse la nuit

Devant la porte un homme chante

La fenêtre s'ouvre sans bruit

MINUTE

Il n'est pas encore revenu

Mais qui dans la nuit est entré

La pendule les bras en croix

S'est arrêtée

BÊTES

Tu regardes en passant l'animal enchaîné
Il part de son élan
L'exil entre les haies
Son œil sonde le ciel d'un regard étonné
La tête contre la barrière
Vers ce reflet de l'infini
L'immensité
Prisonnier autant que toi-même
L'ennui ne te quittera pas
Mais je me souviendrai toujours de
ton regard
Et de ta voix
terriblement humaine

RIVES

La pièce est courte et l'acte est long
As-tu regardé par derrière

Le miroir s'enfonçait
On y voyait une ombre
De tous ceux qui sont morts on ne sait plus le nombre
Il y avait un enfant pleurant près d'un ruisseau
Et le vent riant dans les branches
Les feuilles s'envolaient
Une larme tomba
Quel cri en passant sur la rive
Faisait frissonner l'eau
Un oiseau
En dessous
un trou
l'œil fonce sans limite
Et que trouvera-t-on au bout
Un paysage fermé
Une femme endormie
La toile d'araignée
Un hamac transparent
Balance un point de plus dans le ciel étoilé

NOMADE

La porte qui ne s'ouvre pas
La main qui passe
Au loin un verre qui se casse
La lampe fume
Les étincelles qui s'allument
Le ciel est plus noir
Sur les toits

Quelques animaux
Sans leur ombre

Un regard
Une tache sombre

La maison où l'on n'entre pas

LA JETÉE

Les étoiles sont derrière le mur
Dedans saute un cœur qui voudrait sortir
Aime le moment qui passe
A force ta mémoire est lasse
D'écouter des cadavres de bruits
Dans le silence
Rien ne vit
Au fond de l'eau l'image s'emprisonne
Au bord du ciel une cloche qui sonne
La voile est un morceau du port qui se détache

Tu restes là
Tu regardes ce qui s'en va
Quelqu'un chante et tu ne comprends pas
La voix vient de plus haut
L'homme vient de plus loin
Tu voudrais respirer à peine
Et l'autre aspirerait le ciel tout d'une haleine

SILENCE

On parlait encore là derrière
Des hommes passaient deux à deux
C'était peut-être une prière
Qui montait des cœurs du milieu
Entre les murs de la clairière
Une voix qui tinte sur l'eau
L'oiseau prend un autre chemin
Et réveillée par le matin
La tête sombre
Personne ne connaît le nombre
De ceux qui passent
Entre le mur et le jardin
Quand le soir devient dur et tombe
Au loin
On entend le sifflet d'un train

L'OMBRE DU MUR

Un œil crevé par une plume
Larme qui tombe de la lune
Un lac
Le monde rentre dans un sac
La nuit
Les cyprès font le même signe
En blanc la route les souligne
Le paysage hivernal est bleu
Les doigts tremblent
Deux grands carrés qui se ressemblent
Les ombres dansent au milieu
Des bêtes qu'on ne voit pas
Des voix

Tout le long du chemin
Il pleut

VEILLÉE

Entre la maison et le ciel
Tout se gonfle
Car le vent souffle
Les étoiles montent de la cheminée
Une à une elles se sont fixées
Sur le fond
Une belle troupe
danse
Mais quelques-uns voudraient descendre
On repassera pour vous prendre
Ce soir
Le jour s'était levé plus tard
Une fatigue bien plus grande
Il faudrait rester plus longtemps
Nuage qui suit le courant
De la lumière qui s'écaille
Horizon déformé bouche qui bâille

SOLEIL

Quelqu'un vient de partir
Dans la chambre
Il reste un soupir
La vie déserte

La rue
Et la fenêtre ouverte
Un rayon de soleil
Sur la pelouse verte

EN FACE

Au bord du toit
Un nuage danse
Trois gouttes d'eau pendent à
la gouttière
Trois étoiles
Des diamants
Et vos yeux brillants qui regardent
Le soleil derrière la vitre

Midi

SENTINELLE

La cheminée garde le toit
Comme le sommet la montagne
Le ciel passe derrière et le nuage bas
Contre l'œil qui regarde
Minuit
Il reste au fond de l'air encore un peu de bruit
Une sourde chanson qui monte
Ce qu'on entend est plus joli
Les yeux se ferment
On pourrait mourir

Le reste n'a pas pu sortir
A cause de la peur on referme la porte
Cette émotion était trop forte
La lueur qui baisse et remonte
On dirait un sein qui bat

CIEL ÉTOILÉ

Un arbre orienté vers le ciel
Cette procession sombre
On éclaire le monde avec des bougies
Tout se tient trop loin et dans l'ombre
Un bruit de pas trouble la nuit

Le mur se détache lentement
Et son ombre fait une tache
Contre la terre qui descend
Vers la rivière où l'on entend
Le rire de cristal des roches

Un rayon blanc s'accroche en haut
La nuit se balance un moment
Quelque chose tombe dans l'eau
Une pluie d'étoiles

JOUEURS

Sa main tendue est une coquille où il pleut
Et l'eau sous la gouttière
fait un bruit de métal
Derrière le rideau une figure rouge
Dans l'air blanc matinal
La fenêtre s'ouvre pour parler
Dans la cour le violon grince comme une clef
Et en face de l'homme le mur tient son sérieux
Il pleut sur la tête du joueur
Il est vieux
Le chien malveillant le regarde
Et puis c'est un enfant qui court
Sans prendre garde
Où il va

LE MÊME NUMÉRO

Les yeux à peine ouverts
La main sur l'autre rive
Le ciel
Et tout ce qui arrive
La porte s'inclinait
Une tête dépasse
Dans le cadre
Et par les volets
On peut regarder à travers
Le soleil prend toute la place
Mais les arbres sont toujours verts
Une heure tombe
Il fait plus chaud
Et les maisons sont plus petites
Ceux qui passaient allaient moins vite
Et regardaient toujours en haut
La lampe à présent nous éclaire
En regardant plus loin
Et nous pouvions voir la lumière
Qui venait
Nous étions contents
Le soir

Devant l'autre demeure où quelqu'un nous attend

AILE

Un souffle sec vient de plus loin
Les ailes noires se balancent
Rien ne part
Au chemin tournant
Les ardeurs du jour se délassent
La maison lourde dort
Les lumières s'éteignent
Dans le jardin deux arbres mourants
Qui s'étreignent
Il parle
Et l'autre pleure
Le soir
Il est onze heures
Et l'oiseau sans forme est parti
L'Ame aux ailes trop courtes
On a détruit le nid
Dans l'air froid quelque chose passe
Un léger bruit monte plus haut
Un rêve prudent qui se cache

RUE

Il faudrait passer là devant
Paroles que le vent emporte
Combien nous faudra-t-il de temps
Encore une minute et je suis là
Je reste seul contre la porte
Les arbres auront frissonné
Si un nuage lourd s'arrête
Devant la porte refermée
Et sous le ciel
Les heures passent
Moi j'oublierai même mon nom
Sur le trottoir où ils sont nés
Les oiseaux crient
D'autres voix roulent
La cloche s'est mise à sonner
Et toutes les têtes qui tournent
En s'en allant m'auront parlé

CARREFOUR

S'arrêter devant le soleil
Après la chute ou le réveil
Quitter la cuirasse du temps
Se reposer sur un nuage blanc
Et boire au cristal transparent
De l'air
De la lumière
Un rayon sur le bord du verre
Ma main déçue n'attrape rien
Enfin tout seul j'aurai vécu
Jusqu'au dernier matin

Sans qu'un mot m'indiquât quel fut le bon chemin

PHARE

Plus loin le verre blanc cassa
Les yeux au plafond se levèrent
Sur le ciel d'aujourd'hui
Un soleil faux qui luit
Un rayon dans la glace
Où mon portrait grimace
A l'envers
Et du grand livre ouvert
L'oiseau qui s'envola
Sortait d'une cage sans porte
De toute la production morte
Du premier jour qui se leva
Au nôtre il n'y a pas de place
Dans mon cœur seul vibre l'espace
Et c'est tout ce qui ne va pas

EXOTISME

Un profil immortel sur le fronton
A Bornéo ou au delà
Les rivières sont gelées
Les animaux courent sur la piste
Et le spectateur fou s'amuse
Au concert des Iles Marquises
Le café clair
Elle est bien mise
Elle pose ses bijoux de verre
Et ses mains sont des écrevisses
La paille qu'elles prennent glisse
Chapeau
Bracelets
Faux linon
La musique joue
Je voudrais bien sortir
pour voir si le ciel est encore là

ÉTOILE FILANTE

A la pointe où se balance un mouchoir blanc
Au fond noir qui finit le monde
Devant nos yeux un petit espace
Tout ce qu'on ne voit pas
Et qui passe

Le soleil donne un peu de feu

Une étoile filante brille
Et tout tombe
Le ciel se ride
Les bras s'ouvrent
Et rien ne vient
Un cœur bat encore dans le vide

Un soupir douloureux s'achève
Dans les plis du rideau le jour se lève

SOMBRE

Une longue aiguille traverse le rond
Un arbre
Un doigt
La lune borgne
Une fenêtre qui nous lorgne
La maison fatiguée s'endort
Un appel bref au bord de l'eau
L'argent coule le long des arbres
Ta figure est un bloc de marbre
Où sont passés tous les oiseaux
La nuit
Le bruit
Quelqu'un fait signe de se taire

On marche dans l'allée du petit cimetière

FAUSSE PORTE OU PORTRAIT

Dans la place qui reste là
Entre quatre lignes
Un carré où le blanc se joue
La main qui soutenait ta joue
Lune
Une figure qui s'allume
Le profil d'un autre
Mais tes yeux
Je suis la lampe qui me guide
Un doigt sur la paupière humide
Au milieu
Les larmes roulent dans cet espace
Entre quatre lignes
Une glace

VENDREDI TREIZE

La feuille vole cachant l'ombre
Un jour de plus vient s'ajouter au nombre
Les passants arrêtés à l'étage au-dessus
Quelqu'un descend
L'araignée monte
Ou la cage de l'ascenseur
Un oiseau qui ne chante pas parce qu'il a peur
Un enfant pleure et se résigne
Dans la maison où tout est noir
Sous la marque du triste signe
Et sur le champ bordé d'espoir
La lumière monte et décline

Un vœu trop lourd pour le hasard
S'est échappé de ma poitrine

CLARTÉS TERRESTRES

Et encore une autre lumière
Le nombre en augmente toujours
Autant d'étoiles que de jours
J'attends
Que passe là derrière
La voix qui monte la première
Le monde regarde à son tour
Le soleil pourrait disparaître
Un astre nouveau vient de naître
Éclairant le ciel
Un œil immense artificiel
Qui regarde passer les autres
Avec plus de curiosité
Sur le visage inquiet qui change
Un éclair d'électricité

DANS LES CHAMPS
OU SUR LA COLLINE

Non
Le personnage historique
Et là le soleil s'arrêtait
C'était un homme qui passait
Le cheval si maigre
Qu'aucune ombre ne poursuivait

La neige serait étonnante
Tout était blanc à quelques pas

Sur tous les animaux qui moururent de froid
Entre les arbres et la mer
L'eau clapotante
Le ciel amer
Resté seul entre les paysans et la lune
Le soir qui descendait devait venir de loin
Lentement la chanson dépassait nos mémoires
Fallait-il sourire ou y croire
On attendait
On regardait
C'est à tout ce qui se passait ailleurs que l'on pensait

SURPRISE

Dans la ville il n'y a plus personne
On monte à travers les bois
Quelques-uns tombent
Et ceux qui arriveront trop tard
C'est toi
C'est moi
La cheminée fume derrière
Il est resté couché en bas
Et toi tu t'agenouilles pour toujours
Il a la tête et le cœur lourds
Et la chanson est oubliée
Les heures que l'on a sautées
A dormir les yeux ouverts
Ne regarde pas ce tableau
C'est une glace brisée
Et ton œil
ton œil qui n'a pas encore l'habitude

CALME INTÉRIEUR

Tout est calme
Pendant l'hiver
Au soir quand la lampe s'allume
A travers la fenêtre où on la voit courir
Sur le tapis des mains qui dansent
Une ombre au plafond se balance
On parle plus bas pour finir
Au jardin les arbres sont morts
Le feu brille
Et quelqu'un s'endort
Des lumières contre le mur
Sur la terre une feuille glisse
La nuit c'est le nouveau décor
Des drames sans témoin qui se passent dehors

SENTIER

Le vent trop fort ferme ma porte
Emporte mon chapeau comme une feuille morte
Tout a disparu dans la poussière
Qui sait ce qu'il y a par derrière

Un homme court sur l'horizon
Son ombre tombe dans le vide
Les nuages plus lourds roulent sur la maison
Le front du ciel inquiet se ride
Il y a des signes clairs au fer de l'occident
Une étoile qui tremble entre les fils d'argent
Les plis de la rivière qui arrêtera tout
Le monde fatigué s'affaisse dans un trou
Et du massacre ce qui reste
Se dresse dans la nuit qui change tous les gestes

MATINÉE

L'ombre penche plutôt à droite
Sous l'or qui luit
Dans le ciel qui fait mille plis
L'air bleu
Une étoffe irréelle
C'est peut-être une autre dentelle
A la fenêtre
Qui bat comme une paupière
A cause du vent
L'air
Le soleil
L'été
Les traits de la saison sont à peine effacés

MONTRE

Alors sur le soleil midi devait sonner
Sur cet immense gong
Un poing lourd s'abattait
Aux applaudissements de tous

Personne n'est resté couché

Les rayons sont déjà debout dans les allées
Au-dessus de chacun une blanche figure
Tout est noyé dans l'air dans la verdure
Mais quand le soir s'est rallumé
La porte était trop basse
Et le corps fatigué
Il a fallu traîner son ombre
Le boîtier s'était refermé
On y lisait un autre nombre
La lune au quart de nuit s'était mise à veiller

COULOIR

Nous sommes deux
Sur la même ligne où tout se suit
Dans les méandres de la nuit
Une parole est au milieu
Deux bouches qui ne se voient pas
Un bruit de pas
Un corps léger glisse vers l'autre
La porte tremble
Une main passe
On voudrait ouvrir
Le rayon clair se tient debout
Là devant moi
Et c'est le feu qui nous sépare
Dans l'ombre où ton profil s'égare
Une minute sans respirer
Ton souffle en passant m'a brûlé

VISITE

Les bateaux s'étageaient dans le tableau du fond
Où les hommes jouaient aux cartes
Les mots les plus légers montent jusqu'au plafond
Devant eux la fumée s'écarte
Les autres battent des ailes dans les plis des rideaux
L'ennui de la soirée pèse sur les cerveaux
Un livre a refermé ses portes
La prison des pensées où la mienne était morte
Toutes les bouches qui riront
Gagneront la fenêtre et l'air sur le balcon
Les vitres d'en face pâlissent
Dehors tout l'univers résonne
L'heure est venue
La cloche sonne
Et tous deux nous nous regardions
Perdus entre les murs de la même maison

COUVRE-FEU

Un coin au bout du monde où l'on est à l'abri
Les colonnes du soir se tendent
Et la porte s'ouvre à la nuit
Une seule lampe qui veille
Au fond il y a une merveille
Des têtes qu'on ne connaît pas
Au mur des plans qui se ressemblent
Ma figure plus effacée
Entre nous deux l'air chaud qui tremble
Un souvenir détérioré
Entre les quatre murs qui craquent
Personne ne parle
Le feu s'éteint sous la fumée

ENTRE DEUX MONDES

L'ombre danse
Il n'y a plus rien
Que le vent qui s'élance
Le mouvement s'étend du mur
Et se gonfle
Il y a des personnages qui naissent
Pour une minute ou pour l'Éternité
La nuit seule qui change
Et moi-même à côté
Quelqu'un que le remords tracasse
Sur la route où marque son pas
On ne voit rien de ce qu'il y a
Le mur seul fait une grimace
Un signe de mon cœur s'étend jusqu'à la mer
Personne d'assez grand pour arrêter la terre
Et ce mouvement qui nous lasse
Quand une étoile bleue là-haut tourne à l'envers

VUE D'AUTREFOIS

La cloche qui sonnait au loin
Dès le réveil
Battement d'aile
Sur ma tête où joue le soleil
Un souvenir remue à peine
Mon cœur s'arrête d'écouter
Les voix qui parlent
Depuis longtemps tout ce qui s'est passé
Est-ce le même
En passant qui m'a regardé

Ce sont les mêmes yeux qui tournent
Mais le portrait s'est effacé

Les traits de ton visage s'écartent
Un autre vient
Le front vieilli qu'avait caché ta main
Enfin la voix qui parle
Un enfant qui courait ne te rappelle rien
Et celui qui s'en va là-bas
Tes lèvres tremblent
Dans un pays lointain et noir
Tu lui ressembles

CHAMBRE NOIRE

Un trou dans la lumière et la porte l'encadre
Tout est noir
Les yeux se sont remplis d'un sombre désespoir
On rit
Mais la mort passe
Dans son écharpe ténébreuse
Et dans le sillon creux
Une bête peureuse
Qui se débat pour fuir
Vers le fond du jardin où la porte est ouverte
Mais — quelqu'un vient d'entrer
Sans oser dire un mot
La lune est toute gonflée d'eau
Dans la nuit les nuages montent
J'attends l'heure qui sonne
Et je peux écouter
La fin d'un autre conte

CAMPAGNE

Le champ s'incline à la lumière
Au bas du ciel bleu plus serein
La route court sous la poussière
Mais le soleil n'y est pour rien

La voix qui monte est sans éclat
Un gai refrain dans la voiture
Qui file à l'horizon plus plat
Sur les roues d'or dans la verdure
Un pan de mur blanc s'élargit
Sous mes yeux qui tournent la meule
Un dernier rayon s'étourdit
Sur le cuivre des tiges molles

Le jour s'est écrasé derrière la maison
Il n'y a plus qu'un trou sous la lampe
Les soucis écartés et même notre espoir
Qui descend plus vite la rampe
Quand la fenêtre allume un feu neuf dans le soir

PATIENCE

Les voix qui s'élevaient tremblent à l'horizon
Tout est calme dans la clairière
On pourrait voir passer ceux qui s'en vont
Sur cette route sans ornières
D'où vient celui que l'on ne connaît pas
A l'intérieur les gens regardent
Les mains plus vivantes qui passent
Sur celles que l'on ne voit pas
Les mots sont plus lourds que le son
Ils tombent
Les paupières battent
On a parlé bas sur ce ton
Et un astre nouveau s'élève
L'espoir luit
Une porte bouge
L'arbre d'en face s'est penché
Le mur s'allonge infiniment
Il n'y a rien de clair dans ma tête
Sur le trottoir noir et luisant
Toujours le même qui s'arrête

VISAGE

Il sait à peine d'où tu viens
Malgré la ride qui te marque
Malgré ces traces sur tes joues
Et les mouvements de tes mains
Il ne veut pas que tu t'en ailles
Sur la chaise il n'y a plus qu'un trou
Une forme vague dans l'ombre
Le portrait au fusain dans le coin le plus sombre
Presque rien
Sur le mur quelqu'un passe sa main
Dans les volets le vent se fâche
Tout est fermé jusqu'au matin
Lui doit être loin sur la route

CORTÈGE

Les mains dressées plus haut touchaient presque le toit
Plus loin les yeux se ferment sur tout ce que l'on voit
La lune au cou tordu les bras sont accrochés
Les arbres sous le vent se hâtent de marcher
Au timbre de ta voix le ciel tiède se vide
Les étoiles perdues tombent dans le ruisseau
Et sur ta main des perles brillent
Pourtant la pluie ne tombe pas
On éteint toutes les fenêtres
Les nuages volent plus bas
La rue se ferme à la tempête
A tous les coups qu'on n'entend pas
Quand le dernier venu franchit la porte basse
C'est derrière le mur le plus épais que tout se passe

PROJETS

Où iront-ils chercher tout ce qu'il y a
de grave derrière leurs têtes
Le ciel plisse son front
Prépare une tempête
Les autres sont là pour la fête
Et les astres tendent des fils
De maison à maison
Les ondes des clochers ébranlent la cloison
Tout est triste plus loin
Et même leurs chansons
Les hommes fatigués s'étirent
Au jour les lumières pâlissent
Et sur le trottoir mouillé glissent
Tous leurs désirs éparpillés
Qui restent morts dans la coulisse
De l'ombre épaisse où ils sont nés

COURSE

On peut regarder de travers
Tous ceux qui passent sous l'averse
Les voix qui criaient à l'envers
Et les animaux en détresse
A peine relevés du ciel
Sous les têtes tranchées aux lames des rayons
Quand le soleil fond sur les larmes
Que les yeux perdent leur aplomb
Dans les yeux qu'ils regardent
La chute au fond de la raison
Le tonnerre des voix qui grondent
Sous la voûte éclatante où s'engouffre le monde
La terre était pleine de trous
Le ciel restait toujours limpide
Et les mains cherchaient dans le vide
L'horizon qui n'existe pas

ÉTAPE

Le cavalier mourant levait pourtant sa tête
Les étoiles le fusillaient
La haie du rêve noir est encore trop épaisse
Nous ne sortirons pas du sort des prisonniers
Mais on peut voir déjà ce qui se passe
Dans les maisons ou sur les toits
Et l'immense bloc où s'entassent
Même les hommes qui sont là
Les animaux suivent en tas
La route aux vagues de poussière
Le fleuve où les reflets se noient
Et les souvenirs qui se meuvent
Dans l'univers refait qui tourne devant toi
Dans une minute rapide
L'arbre d'en face s'est brisé
Le talus grimpe sur la rive
Tout le monde s'est incliné
Il faut aller plus lentement
A cause des plans qui se croisent
A cause des enterrements
Et des réveils qui nous déçoivent
Sous les larmes du firmament

ÉCRAN

Une ombre coule sur ta main
La lampe a changé ta figure
La pendule bat
Le temps dure
Et comme il ne se passe rien
Celui qui regardait s'en va
Le monde se retourne et rit
Pour regarder tout ce qui vit

On marche encore dans le doute
Un tournant au bout de la route
Une forêt
Un pont sans arches
Et la maison où je vivrais
Il faut partir coûte que coûte
Et l'ombre qui passait
Celui qui regardait
Le monde qui riait
S'évanouissent
Au fond contre le mur
Des silhouettes glissent

ET LA

Quelqu'un parle et je suis debout
Je vais partir là-bas à l'autre bout
Les arbres pleurent
Parce qu'au loin d'autres choses meurent
Maintenant la tête a tout pris

Mais je ne t'ai pas encore compris
Je marche sur tes pas sans savoir qui je suis
Il faut passer par une porte où personne n'attend
Pour un impossible repos
Tout s'écarte et montre le dos
Un peu de vide reste autour
Et pour revivre d'anciens jours
Une âme détachée s'amuse
Et traîne encore un corps qui s'use
Le dernier temps d'une mesure
Plus tenace et plus déchirant
Un chagrin musical murmure

LA SAISON DERNIÈRE

Un regard
ou une grimace
Le soleil a lui
Dans le miroir ce n'est plus le même
Un nuage passe à cheval
En courant le vent le dépasse
Une ombre sur l'œil me tracasse
Je glisse dans un cauchemar

Un masque noir
souligné d'un sourire
Et celui qui m'entraîne crie
Il pourrait être mieux ou pire
et je ris

Dans la cour il n'y a que moi
Un manteau sombre flotte au-dessus du toit
Plein de trous
et quelqu'un m'appelle

Ma paupière est frôlée par un vol d'hirondelle
C'est une main gantée
Le reste passe derrière les souvenirs

Mais ce qui est là je pourrais le tenir

Si tu ne regardais pas toujours en arrière

EN BAS

L'éclair passe à travers la bague
Le diamant reste à ton doigt
La ligne sortait du coin le plus sombre
Celle qui était à son bras formée de l'ombre
avait changé
La femme souriait
Sous quel jeu de lumière
La pièce est-elle transformée
Le plafond reste noir
Voyez sur le balcon
Aujourd'hui les étoiles marchent
On fait semblant de ne pas voir
Parfois les yeux aussi se lèvent
Pas si haut
On pourrait tomber
Le vent qui charge aura tout emporté
Il ne reste plus que la terre
Et ceux qui n'ont pas pu monter

TÊTE

Nous ne sommes plus là
Les autres sont venus
Pendant la nuit
Je suis derrière
Les visages que j'ai connus
Entre les cheminées qui mangent la lumière
Le ciel a grimacé
Un front soucieux s'est montré

Pendant que nous étions en fête
Et l'on voyait tourner toutes les têtes
Que le rire fait éclater
Une lampe s'est allumée
Dans la maison qui ouvre ses fenêtres
Les yeux se sont mis à briller
Les éclats se brisaient en tombant dans la rue

Et les voix s'élevaient que l'on a entendues
A celle qui restait j'aurais mêlé la mienne
Mais tes yeux se sont refermés
Et même les persiennes
Sont retombées

AVANT L'HEURE

Elle est allumée
On ne voit plus qu'elle
Et le cœur triangulaire
Qui brille au soleil
Une matinée
Une aube nouvelle
Mais la journée amère
Qui reste pareille
Salué en passant quelques yeux inconnus
Où passe le regard que chacun emporte
Et le nom que l'on a cloué
Sur chacune des deux portes
J'ai crié en frappant
On ne répondait pas
J'ai pleuré en partant
Mais sans qu'aucun me voie
Et toute la tristesse est restée enfermée
Attendant le soleil qui ouvre les fenêtres
Et les desseins obscurs qui roulent dans ma tête

MÉMOIRE

Une minute à peine
Et je suis revenu
De tout ce qui passait je n'ai rien retenu
Un point
Le ciel grandi
Et au dernier moment
La lanterne qui passe
Le pas que l'on entend
Quelqu'un s'arrête entre tout ce qui marche
On laisse aller le monde
Et ce qu'il y a dedans
Les lumières qui dansent
Et l'ombre qui s'étend
Il y a plus d'espace
En regardant devant
Une cage où bondit un animal vivant
La poitrine et les bras faisaient le même geste
Une femme riait
En renversant la tête
Et celui qui venait nous avait confondus
Nous étions tous les trois sans nous connaître
Et nous formions déjà
Un monde plein d'espoir

BARRE D'AZUR

Les débris culbutés dans le coin
Il ne reste plus rien
Les murs et le triangle
Pourtant
L'espoir qui nous soutient
L'objet que l'on tient dans la main
Il fait jour
Et l'on marche mieux
La rue est plafonnée de bleu
Et nos projets sont sans limite
On ne voit pas passer le temps
Qui va plus vite
Dans l'air

Sans savoir si l'on tourne à droite
Ou à l'envers

NUIT

Derrière la porte où je suis caché
Le soir tarde à venir

Je regarde le ciel par cet œil en losange

Minuit

Les avions de feu sont presque tous passés
A travers les signaux d'alarme

Il y avait dans ma poche une arme

Une aile qui battait moins haut

Le lune retenant ses larmes

Et des rires moqueurs dans les plis du rideau

REGARD

Assis sur l'horizon
Les autres vont chanter
Et nous nous avons regardé
La voiture en passant souleva
la poussière
Et tout ce qui traînait retomba
par derrière
Mon œil suivait ainsi
la ligne des ornières
Il s'étirait sans en souffrir
Ton regard le faisait rougir
Et cette voix qui pleure
Sans soulever un souvenir
Est devenue meilleure
Il n'y a plus rien que ton regard
Et devant toi tous ceux qui t'offensèrent

Préface d'Hubert Juin 9

POÈMES EN PROSE, 1915

Fétiche. 29
Le vent et l'esprit. 29
Envie. 30
Plus loin que là. 30
Toujours seul. 31
Hiver. 31
Marche forcée. 32
Les cornes du vent. 32
Hôtels. 33
Carnaval. 34
Les Poètes. 34
L'homme impassible. 35
Traits et figures. 35
Salle d'attente. 35

A l'aube. 36
Incognito. 36
Sans masque. 37
Le patineur céleste. 37
Le voyageur et son ombre. 37
La repasseuse. 38
L'air meurtri. 38
Une apparence médiocre. 39
Fantômes du danger. 40
L'intrus. 41
Belle étoile. 41
Un autre accueil. 42
Civil. 43
L'esprit sort. 43
Cortège. 44
Nocturne. 44
Des êtres vagues. 45
Timidité. 46
Réalité des ombres. 46
Après le bal. 47
Voyages trop grands. 48
Chacun sa part. 48
Bruits de nuit. 49
Fronts de bataille. 49
Bataille. 50
Fascinée. 51
Gardiens. 51
Face à face. 51
Saltimbanques. 52
Le bilboquet. 52

Crépuscule. 53
L'envers à l'endroit. 53
La saveur du réel. 53
Soldats. 54
Les pensées basses. 54
Honteux à voir. 55

QUELQUES POÈMES, 1916

Paris-Noël. 59
P. O. Midi. 61
4 *et* 9. 63
Carrés. 65
O. 67
Horizon. 69
Stop. 71

LA LUCARNE OVALE, 1916

En ce temps-là le charbon... 75
Dans quelques coins... 76
Droit vers la mort. 77
Les vides du printemps. 79
Sur les dix doigts. 81
Joies d'été 83

Le voile du temps. 84
Le sang troublé. 85
La réalité immobile. 86
Toujours gêné. 88
Quand la lampe n'est pas... 89
Voix mêlées. 90
Encore marcher. 91
Jour monotone. 93
Le sang de ménage. 95
Autre face. 98
Le cœur dur. 99
La vie dure. 101
Aux premières lueurs du jour... 102
Sur l'amour-propre. 103
Les pas brisés. 104
Ruine achevée. 106
Pour le moment. 108
D'un autre ciel. 110
Grandeur nature. 112
Rides du temps. 113
Les travailleurs de la nuit. 115
Espoir de retour. 116
Son seul passage. 118
Passage clandestin. 119
Surprise d'en haut. 121
On ne peut plus dormir... 122
Esprit pesant. 123
Cœur à cœur. 124
Dernier recueil. 126
Tête perdue. 128

Allégresse. 130
Les corps ridicules des esprits. 132
Excédent de rigueur. 133
Plus tard. 135
L'hiver m'a chassé dans les rues. 136
Il reste toujours quelque chose. 137
Façade. 139
Toujours là. 141
Cœur de plomb. 143
Au coin de l'air. 145
Par tous les bouts. 146
Un rayon de soleil perce le toit. 148
Entreprise. 149
La peau du cœur. 151
La cloche cœur. 153
Dans le monde étranger. 155
Peine perdue. 158

LES ARDOISES DU TOIT, 1918

Sur chaque ardoise... 163
La gouttière est bordée... 163
Façade. 164
Réclame. 165
Matin. 166
Feu. 167
Grand'route. 168
Le soir. 169

Auberge. 170
Cadran. 172
Abat-jour. 173
Tard dans la nuit. 174
Sur le talus. 175
Route. 176
Sur le seuil. 177
Abîme. 178
Départ. 179
Une éclaircie. 180
Lendemain. 181
Ronde nocturne. 182
Son de cloche. 184
Sortie. 185
Air. 186
Poste. 187
Orage. 188
Miracle. 189
Pointe. 190
Secret. 191
Minute. 192
Bêtes. 193
Rives. 194
Nomade. 195
La jetée. 196
Silence. 197
L'ombre du mur. 198
Veillée. 199
Soleil. 200
En face. 201

Sentinelle. 202
Ciel étoilé. 203
Joueurs. 204
Le même numéro. 205
Aile. 206
Rue. 207
Carrefour. 208
Phare. 209
Exotisme. 210
Étoile filante. 211
Sombre. 212
Fausse porte ou portrait. 213
Vendredi treize. 214
Clartés terrestres. 215
Dans les champs ou sur la colline. 216
Surprise. 217
Calme intérieur. 218
Sentier. 219
Matinée. 220
Montre. 221
Couloir. 222
Visite. 223
Couvre-feu. 224
Entre deux mondes 225
Vue d'autrefois. 226
Chambre noire. 227
Campagne. 228
Patience. 229
Visage. 230
Cortège. 231

Projets. 232
Course. 233
Étape. 234
Écran. 235
Et là. 236
La saison dernière. 237
En bas. 239
Tête. 240
Avant l'heure. 241
Mémoire. 242
Barre d'azur. 243
Nuit. 244
Regard. 245

Ce volume,
le cinquantième de la collection Poésie
a été achevé d'imprimer
le 20 novembre 1981
sur les presses de Firmin-Didot S.A.

Imprimé en France
N° d'édition : 29625
Dépôt légal : 4e trimestre 1981. — 9136

29625

Dessin de Picasso © S.P.A.D.E.M. 1969

A 30232 catégorie 2